

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

THÈSE

N°

509

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jean-Louis DOREAU

Né le 19 décembre 1906, à Carcassonne.

LES BAINS

DANS

L'INDE ANTIQUE

MONUMENTS ET TEXTES MÉDICAUX

Président : M. MAURICE VILLARET, professeur

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET ORIENT

ADRIEN MAISONNEUVE

5, rue de Tournon, 5

PARIS (6^e)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552207_0004

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jean-Louis DOREAU

Né le 19 décembre 1906, à Carcassonne.

LES BAINS

DANS

L'INDE ANTIQUE

MONUMENTS ET TEXTES MÉDICAUX

Président : M. MAURICE VILLARET, professeur

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET ORIENT

ADRIEN MAISONNEUVE

5, rue de Tournon, 5

PARIS (6^e)

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINE ¹ .
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	R. DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
	LOEPER.
Clinique médicale	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGEANT.
Clinique de la tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BENARD (H.) .. Pathologie médicale.
 BERNARD (E.).. Pathologie médicale.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES.. Pathologie
 chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LABBÉ (Henri).. Chimie biologique.
 LACOMME Obstétrique.

MM.

LANTUÉJOUL .. Obstétrique.
 LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LÉVY.... Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET.. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS. Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIEVRE .. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RICHET Physiologie.
 SANNIÉ Chimie biologique.
 SÈNÈQUE Pathologie chirurgicale.
 TROISIER Pathologie expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.
 Justin BESANÇON. Hydrologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT.. Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ABRAMI.		BASSET.	
ALAJOUANINE.		BROCQ.	
AUBERTIN.		CADENAT.	
BRULÉ.		GATELLIER.	
CHABROL.		HEITZ-BOYER.	
CHIRAY.		MOURE.	
DONZELOT.		QUÉNU.	
DUVOIR.		SCHWARTZ.	
LIAN.		VELTER.	
VALLÉRY-RADOT			
(Pasteur).			
SÉZARY.			

MM.	{	
ÉCALLE.		
GUÉNIOT.		
LE LORIER.		Clinique obstétricale.
LÉVY-SOLAL.		
METZGER.		

V. — CHARGES DE COURS

CHAILLEY-BERT	agrégé ...	Éducation physique
LEDoux-LEBARb		Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ		Puériculture.
N...		Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR L. DOREAU

Professeur agrégé de l'Université
Ancien Chef du Service de l'Instruction Publique
dans les Etablissements Français de l'Inde

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR M. VILLARET

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin de l'Hôpital Necker

En témoignage de notre très respectueuse reconnaissance.

A M. LE DOCTEUR E. CHABROL

Professeur agrégé
Médecin de l'Hôpital Saint-Antoine

Auprès de qui nous avons trouvé constamment aide et conseils, en témoignage de notre reconnaissance pour son enseignement, de notre respect et de notre attachement sincères.

A M. LE PROFESSEUR R. GRÉGOIRE

Chirurgien de l'Hôpital Saint-Antoine

En témoignage de notre attachement très sincère et toujours très vif.

A M. LE DOCTEUR A. MAGITOT

Ophtalmologiste de l'Hôpital Lariboisière

En témoignage de notre reconnaissance pour son enseignement et pour l'accueil affectueux qu'il nous a toujours réservé, preuve trop faible de notre sentiment d'attachement presque filial.

A M. LE DOCTEUR P. AMEUILLE

Médecin de l'Hôpital Cochin

Dont nous aurions aimé être l'élève plus attentif, et à qui nous devons cependant une grande partie de notre formation.

A M. LE DOCTEUR ECALLE

Professeur agrégé
Accoucheur de l'Hôpital Boucicaut

En témoignage de notre attachement.

A M. LE MÉDECIN COMMANDANT LE SAINT

des Troupes coloniales

Qui par sa connaissance de la pathologie exotique est venu naturellement prendre place dans la liste de nos Maîtres.

A MONSIEUR A. FOUCHER

Professeur à la Sorbonne

Membre de l'Institut

*Qui nous a fait l'honneur de nous
conseiller à maintes reprises!*

Au cours de ce travail, nous avons eu fréquemment recours à l'aide et aux conseils du D^r Jean FILLIOZAT, qui s'est fait dans l'indianisme le spécialiste des questions médicales. Lui seul sait à quel point son aide nous était indispensable. Nous tenons à remercier aussi MM. J. BLOCH et RENOU, qui nous ont à plusieurs reprises aidés à éclaircir certains points obscurs de traduction.

Le cliché illustrant la couverture, et représentant un bain du bouddha enfant, est dû à l'obligeance de M. A. FOUCHER, ainsi d'ailleurs que le cliché du texte illustrant le même sujet.

INTRODUCTION

En entreprenant ce travail, nous n'avons pas eu l'ambition d'étudier tous les procédés de balnéation hindous et leur histoire ; nous nous sommes proposé un double but plus modeste :

— montrer qu'il a existé aux Indes de véritables thermes comme les Latins de l'Empire en bâtissaient dans les provinces les plus reculées, et cela quelque trois mille ans avant les premières piscines romaines ;

— donner une traduction des textes médicaux sanscrits en ce qu'ils concernent plus spécialement les bains et les procédés de sudation utilisés dans la médecine traditionnelle.

S'attacher au premier problème nous avait tenté depuis longtemps. Il est en effet constant dans la littérature médicale de voir répéter que les bains étaient connus dans l'Inde depuis la plus haute antiquité, et que les Hindous en avaient été les apôtres bien avant les Romains. Que les bains de piscine pris

dans des buts médicaux aient été en usage avant l'Empire romain n'était pas pour surprendre, quand on sait le peu d'originalité des civilisations en général et de la latine en particulier. Mais sur quoi fondait-on la haute antiquité affirmée des bains hindous ? Nous pensions trouver partout des faits, glaner dans les œuvres littéraires des documents aussi nombreux et aussi riches que ceux laissés par Pline, Sénèque, Caton, assez nombreux tout au moins pour justifier une affirmation qui nous apparaissait, chemin faisant, dénuée de preuves sérieuses.

En effet, les textes classiques sont presque muets au sujet des bains, ou bien ne parlent que d'une balnéation religieuse, rituelle ou mondaine. Il nous a fallu remonter alors aux textes proprement médicaux, à l'Ayurvéda, pour trouver ce que nous attendions ; et c'est le résultat de cette recherche qui constitue la seconde partie de ce travail.

D'autre part, les monuments souvent plus éloquents que les hommes nous ont donné plus rapidement les éléments que nous cherchions ; ainsi l'archéologie nous a fourni les pages les plus importantes et les plus neuves de l'histoire de la balnéation dans l'Inde antique.

C'est une recherche comme celle-ci, mais plus large et menée jusqu'à l'achèvement que M. Sylvain Lévi avait entrevue en nous traçant le plan de ce travail. « L'humaniste et le médecin trouveraient également leur compte dans une étude d'ensemble sur la médecine hindoue et notamment sur les bains ; ce que

l'Inde elle-même ne dirait pas de son histoire, nous pourrions l'aller chercher parmi son rayonnement en Asie.

« Nous suivrons les procédés de baignation dans leur évolution. Ils partiront d'une base proprement hindoue, peut-être dravidienne ; la conquête aryenne apportera des modifications qui dureront jusqu'aux invasions. Les Perses, puis les Grecs modifieront les coutumes ; les Scythes, les Kushânas, les Huns et les Musulmans ne seront pas sans apporter des éléments nouveaux.

« Comme témoins, en dehors de l'Inde, nous interrogerons les mœurs balnéaires de la Chine, de l'Asie centrale, du Tibet, de l'Indo-Chine et de l'Insulinde ; nous verrons aussi ce que le Bouddhisme entraîna avec lui des coutumes balnéaires hindoues. »

Pour ce travail qu'il avait tracé à sa mesure peu commune, M. Sylvain Lévi nous avait promis son aide et ses conseils. Son appui si précieux nous aurait sans doute permis d'entreprendre et de terminer ; il nous a bientôt manqué. Nous avons tenu à persévérer, pensant ainsi nous rendre digne des conseils d'un tel maître ; nous avons simplement taillé, dans le projet devenu irréalisable pour nous, un morceau plus près de notre ambition primitive et nous avons fait de notre mieux pour qu'il fut comme l'hommage de l'un de ses derniers élèves.

* * *

Pour donner un peu d'attrait à une étude comme celle-ci il est indispensable de tenter dès le début une ébauche du développement des cultures indiennes. Or, c'est peut-être la chose du monde la plus difficile, et même en restant dans les généralités, on peut seulement espérer côtoyer la vérité.

L'Inde n'a pas su se constituer par elle-même des archives suffisantes de son passé ; à part quelques exceptions c'est aux écrivains et aux savants occidentaux qu'elle doit ce qu'elle sait de son histoire (1). Elle ne l'a pas toujours reconnu ; l'insuffisance de ses archives historiques a même fait accréditer auprès de certains l'illusion d'une indépendance absolue de l'Inde vis-à-vis des autres cultures. L'examen même superficiel de l'histoire de l'Inde montre qu'elle n'a jamais vécu dans cet isolement culturel que l'on voulait calqué sur un réel isolement géographique.

L'Inde, en effet, séparée du continent par la plus redoutable barrière montagneuse, bordée de côtes offrant peu d'abris sur un océan que la régularité des moussons ne suffit pas à rendre sûr, semblait au premier abord offrir l'exemple d'une culture développée pour ainsi dire en vase clos. Mais il serait nécessaire pour défendre une pareille hypothèse de ramener à de

(1) A tel point que ce fut la science occidentale, en la personne de Hodgson et de Burnouf qui restitua à l'Inde le Bouddha Çâkyamuni lui-même, dont le culte avait gagné l'Asie presque tout entière, fils illustre dont la patrie avait oublié jusqu'au nom.

trop modestes proportions les conquêtes perses, le voyage d'Alexandre le Grand, et de négliger les autres invasions. Cette façon simple de traiter l'histoire nous montre l'Inde ainsi : un vaste champ clos dans lequel s'allument et s'éteignent tour à tour mille foyers étincelants, où vivent et meurent plusieurs cultures sans continuité, mais qui sont révélées ou conservées au monde par l'admiration ou par la dévotion de l'étranger.

En réalité, l'isolement du monde hindou ne fut pas toujours aussi réel. La plus ancienne écriture intelligible actuellement dans l'Inde nous révèle l'organisation administrative de l'empire de Darius Akhéménide. Après la chute de l'empire, les satrapies reprennent leur autonomie, et cet état de choses motivera le grand raid militaire d'Alexandre arrêté sur l'Hyphase, au seuil de l'Inde gangétique.

Ainsi commencent des périodes d'invasions étrangères ; les monnaies et les inscriptions permettent de suivre les fortunes des dynasties d'origine grecque et des dynasties hindoues dont les plus illustres sont les Mauryas, jusque vers l'ère chrétienne (1).

A ce moment encore se situent de nouvelles invasions. Les Scythes et les Parthes pénètrent par la même passe du Nord-Ouest et s'établissent dans des principautés où ils sont rapidement indianisés. Enfin parmi les derniers, les Çakas (2) et les Kushânas qui

(1) Cf. L'Inde au temps des Mauryas. L. de Lavallée-Poussin, *Hist. du Monde*, t. VI.

(2) Les Évangiles apocryphes associent le nom de Gondo-

s'assimilent à la culture indienne et en deviennent de zélés propagandistes.

En l'an mil de J.-C., Mahmoud de Ghazna, à la tête de l'envahisseur arabe, plante sur le sol indien l'étendard de l'Islam.

Ceci est en quelque sorte une histoire militaire et administrative que l'histoire artistique et littéraire ne suit pas forcément de près.

En premier lieu, une longue période de plusieurs siècles est caractérisée par une culture proprement indienne dominée par le Vêda. Cette ère peut être divisée en plusieurs phases correspondant à l'élaboration successive du Rig-vêda, des trois autres vêdas, puis des commentaires : Brahmana et Upanishad. Cette dernière phase irait jusqu'au vi^e siècle ou plus près de nous encore et ne précéderait que de peu l'éclosion des grandes hérésies Jaïn et Bouddhiste.

Vers la même période se placeraient les premiers rapports historiques avec l'Iran, et quand en 327 Alexandre pénètre dans la vallée de l'Indus, c'est déjà environ plus de 200 ans après la période probable d'enseignement du Bouddha.

Puis, sous les Kushânas, s'achèvent le Râmâyana, le Mahâ-Bhârata qui doit être terminé vers le iii^e ou le iv^e siècle de notre ère, et c'est l'épanouissement de la littérature sanscrite : épopée, théâtre et fables. Cette période si étonnamment féconde au point de vue religieux et littéraire ne l'est pas moins au point de vue

pharnès, Garpard roi mage, avec celui de St Thomas ; ce souverain serait un Çaka.

artistique : elle voit produire les écoles d'art gréco-bouddhique du Gandhâra et les écoles d'art indigène dont Mathurâ est la capitale.

Nous sommes loin de cet isolement culturel de l'Inde que des sentiments xénophobes ont parfois fait énoncer, et ceci montre à quelle difficulté nous nous heurterions en prétendant affirmer que telle ou telle coutume est ou non proprement indienne ; les usages balnéaires ne font certainement pas exception, en tous les cas pour ce qui concerne la période historique. Cependant, des découvertes archéologiques récentes sont venues montrer des cités indiennes datant d'avant même la conquête des Aryas, d'une époque où il est difficile d'admettre un apport extérieur suffisamment important pour avoir introduit toute une civilisation.

Depuis très longtemps déjà, des chercheurs avaient mis au jour, dans les grandes vallées, des sites préhistoriques, décelés par des silex taillés, des poteries grossières, des traces de campements et des ossements profondément enfouis dans les alluvions des fleuves.

Sur les civilisations préhistoriques nous renseignait encore le témoignage du Vêda. L'âge de ces poèmes, les faits qu'ils signalent situent vers la moitié du deuxième millénaire avant J.-C. un événement considérable pour l'histoire des Indes : l'entrée des hordes aryennes. Ces poèmes nous parlent fort éloquentement des vainqueurs, fort peu des vaincus. On en dit seulement qu'ils luttèrent contre l'envahisseur, et les faits d'armes attribués au Dieu Indra montrent

que cette résistance, si elle ne fut pas heureuse n'en fut pas moins courageuse : « ... d'un seul coup et avec violence, Indra a brisé toutes leurs forteresses, leurs sept citadelles » (Rig-Veda).

Mais il y avait donc des villes à prendre d'assaut, des citadelles défendues par des guerriers dignes de figurer au triomphe d'un Dieu ?

Cette question se posait à l'indianiste et à l'archéologue. Il est vrai qu'ils pouvaient y répondre, familiers qu'ils étaient avec l'emphase et la sublimation naturelles aux chantres de l'antiquité ; et leur bon sens rétablissait les faits : le conquérant se heurtant au cours de sa route à quelques peuplades négroïdes, à quelques fortins barbares murs de boue et palissades, défendus peut-être à coups de pierre (1).

Cette réponse devait se révéler trop simple et des fouilles récentes dans la vallée de l'Indus viennent de démontrer la réalité d'une civilisation préaryenne. Les travaux dirigés par Sir John Marshall, à ce moment-là chef du Service des Antiquités indiennes, permirent de dégager les ruines d'une cité d'une grande importance. Cette ville, construite en brique cuite, offre le spectacle inattendu de rues rectilignes se coupant à angles droits. Les maisons particulières semblent en général avoir été fort riches, et comportent toutes des salles-de-bain ; enfin, le principal monument public est un vaste établissement thermal. Les sédiments du fleuve qui ont enseveli Mohenjo-daro permettent par

(1) Cf. Vedic Index, de Macdonnell et Keith, s. v. *pur*.



Danseuse.

Bronze trouvé à Mohenjo-daro.

leurs couches successives de dater les ruines ; elles remontent vraisemblablement à 3.000 ans avant J.-C. pour les assises les moins anciennes, peut-être à 4.000 ans pour les assises les plus basses.

Voilà qui permet de parler d'une civilisation pré-aryenne ; pour nous, cette découverte apporte la preuve de pratiques balnéaires proprement hindoues, et remontant à l'une des plus anciennes civilisations actuellement connues.

Ce raccourci historique impose à notre exposé un ordre analogue :

Nous connaissons les bains de la période védique par les textes anciens, en nous attachant tout particulièrement à ceux qui attribuent à l'Eau une vertu médicinale à côté des vertus religieuses.

Des âges ayant précédé l'ère védique, les ruines de Mohenjo-daro nous instruiront.

Puis les textes sanscrits nous montreront codifiées les prescriptions médicales de bains variés, codification de coutumes anciennes et d'usages médicaux ayant certainement eu cours bien avant la rédaction des traités ; ces usages se continuent dans une médecine traditionnelle encore vivace.

En étudiant les bains de l'ère bouddhique, nous prendrons contact avec les bains indiens tels qu'ils furent répandus au loin avec la doctrine parmi son prodigieux rayonnement.

Nous aurons ainsi très rapidement parcouru l'objet de cette étude où nous nous sommes attaché moins à

interpréter ou à dissenter qu'à réunir des matériaux de nouveau utilisables : que ceci nous soit au moins compté comme excuse de notre manque d'élégance et d'agrément.

PREMIÈRE PARTIE

I

Les bains rituels.

Pour tous, les mots de Bains dans l'Inde ancienne évoquent des souvenirs pour ainsi dire classiques. Les voyageurs occidentaux décrivent depuis deux siècles, avec un luxe de détails propre à frapper l'imagination, les bains dans le Gange et les fleuves sacrés ; une ville comme Bénarès est évoquée par ces seuls mots, avec ses perrons bordant le Fleuve, où les fidèles s'amassent, venus chercher la purification lustrale nécessaire à tous les moments de la vie, et même après la mort. Ces bains rituels ont intéressé les Occidentaux sous bien des rapports, et l'on a souvent cherché si, avec le remède de l'âme, le fidèle n'attendait pas d'eux les remèdes du corps (1).

Cette adoration des Eaux remonte très haut dans l'histoire. Depuis les plus lointaines époques du Brahmanisme, une conque marine est placée dans la main gauche des représentations de Vishnou ; — d'une forme simple d'abord, elle s'enjolive par la suite jus-

(1) Cf. Appendice III.

qu'à devenir difficilement reconnaissable. Il est naturel que l'Hindou, placé sous un climat pénible, ait rapidement voué un culte important à ces eaux qui le désaltéraient et le rafraîchissaient (1). Il avait fait naître ses Dieux sur les rives, — il avait cherché sur ses grèves un emblème, et trouvé cette coquille (2) ; il semble que cette coutume remonte très haut dans la préhistoire, car les explications qu'on en donne sentent l'invention récente.

La vénération pour les eaux se trouve dans cette coutume antique bien avant que des textes écrits puissent nous en parler. Dès qu'il existe des textes, elle devient plus évidente encore, — et conserve une place de premier plan dans la vie religieuse et séculière.

Dans le Vêda, les citations ne manquent pas, et nous ne retiendrons que celles qui lient entre elles les préoccupations religieuses et les soucis de la santé physique.

Dans l'*Atharva Vêda*, il est dit :

« Voici les eaux que j'apporte, ces eaux qui ne connaissent pas la maladie, et qui la banissent ; et je m'assieds en ces demeures, avec le feu du foyer, dieu immortel. »

(*Atharva*, Vêda III, 12, v. 9, trad. V. Henry.)

(1) Dans la littérature ancienne, le bruit de l'averse représente le son agréable par essence.

(2) Çankha, coquille du genre Turbinelle. Celle qui sert d'attribut à Vishnou est sinistrogire, cette variété étant très rare. Les Hindous attribuent aussi à Vishnou une sorte d'ammonite fossile, çâlagrâma.

Ces vers peuvent faire plaisir au médecin, lui apportant la preuve que si loin déjà la valeur médicale des eaux était reconnue et chantée.

Mais, il faut faire ici la part d'une véritable magie (1) qui parfois utilisait l'eau pour ses effets nocifs comme pour ses effets heureux. Il est vrai que la magie a partout été comme une pré-médecine, et que la connaissance des méfaits et des bienfaits de l'eau dans l'économie est un acte médical. Il faut aussi noter que les pratiques magiques utilisant l'eau sont une faible partie de la magie de l'Inde antique, et se présentent souvent comme un ensemble de conseils thérapeutiques.

Dans un recueil d'allégories religieuses, le poète glisse souvent des avis applicables à la vie de tous les jours.

« Mon ami il ne faut point habiter là où n'existent pas ces quatre choses : un homme qui paie ses dettes, un brahmane versé dans les Védas, un médecin et une rivière où coule une eau pure. »

(*Hitopadeça*, Livre I.)

Voilà un conseil fort avisé ; — il montre en outre l'importance de l'eau dans la vie de l'Hindou, et il est ici certain que le chantre, tout en pensant aux autres avantages, considère ces eaux pures comme un endroit propice au bain.

Dans ce même recueil, le poète signale encore à son ami l'importance des bains au point de vue purification rituelle, mais il le met en garde contre l'idée trop simple que le bain emporte les péchés, et lui révèle

(1) Cf. Appendice I.

l'existence d'un fleuve spirituel qui lave les souillures de l'âme comme l'onde réelle celles du corps.

« Descendant de Bharata, l'âme est une rivière dont la vertu est le *tirtha* (1), la vérité les eaux, la moralité les bords et la compassion le courant. Fils de Pandou, baigne-toi dans cette rivière : ce n'est pas l'eau qui purifie la conscience. »

(*Hitopadeça*, Liv. 4.)

Ainsi, à chaque pas, se trouvent reliées les purifications lustrales et les purifications matérielles, le pardon des péchés, — la guérison des maux.

C'est ce que la prière matinale, la Sandhyâ du brahmaniste demande aux eaux du Monde.

« Eaux de la mer, des fleuves, des étangs, des puits et enfin de tout autre endroit quelconque, soyez favorable à ma prière et à mes vœux !

« Ainsi qu'un voyageur fatigué par la chaleur trouve du soulagement à l'ombre d'un arbre, ainsi puissé-je trouver du soulagement à mes maux et le pardon de mes péchés !

« Eaux, vous êtes l'œil du sacrifice et du combat, vous êtes d'un goût agréable, vous avez pour nous les entrailles d'une mère, vous en avez aussi les sentiments... »

(Ab. Dubois : *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde.*)

Textes peu précis et peu médicaux, certes, mais leur caractère même leur interdit d'insister sur des notions d'utilitarisme immédiat.

(1) *tirtha* = gué, emplacement de bain.

C'est bien cependant la guérison de ses maux que demande, avec la remise de ses péchés, le chantre Sindhudvîpa dans l'incantation aux Eaux.

1. « Eaux, puisque vous êtes bienfaisantes, préparez-nous le réconfort des nourritures, (et) des spectacles admirables à regarder.
2. Ce suc si bienfaisant qui est le vôtre, puissiez-vous nous le dispenser comme des mères pleines de sollicitude...
5. Je demande le Remède aux Eaux, Maîtresses des biens précieux, Souveraines des hommes.
6. Soma me dit : dans les eaux sont tous les remèdes et le Feu propice à tout.
7. Eaux, donnez-moi le Remède, sauvegarde de mon corps, et de voir longtemps la lumière du soleil. »

(*Rig-Véda*, X, 9.)

1. « Puisque vous êtes les Eaux bienfaisantes, ouvrez-nous la voie de la rénovation, la perspective de la joie.
2. De ce qui est votre suc propice, donnez-nous ici notre part, comme des mères attentives.
3. Nous sommes vos serviteurs, afin que nous puissions atteindre, ô Sources, les dons par lesquels vous créez en nous la vie.
4. Aux eaux qui ordonnent de toutes les choses désirables, et commandent aux humains, je demande un remède. »

(*Atharva-Véda*, I, 5. Trad. Whitney.)

Ce n'est donc pas un abus, semble-t-il, que d'attribuer aux Indes l'origine des bains. Et, sans aller jus-

qu'à dire, comme certains l'ont fait par besoin de caricature, que l'Européen conquérant ignorait le bain avant de l'apprendre aux Indes, on peut avancer que cette coutume hindoue semble être en partie l'origine des pratiques thermales anciennes de l'Occident. Les bains d'ailleurs ne seraient pas le seul produit de la civilisation orientale adopté par le monde occidental ancien, — ce qui raffermirait l'hypothèse. Certaines pratiques magiques, portant le cachet d'une originalité si vive qu'il est impossible d'en admettre l'invention simultanée en plusieurs points du globe, semblent bien être nées aux Indes ; la construction nautique de la Méditerranée Egéenne présente avec celle de l'Inde méridionale des analogies telles qu'elles excluent tout effet de hasard (1).

L'Inde pré-aryenne et l'Inde aryenne auraient dû à leur degré très avancé de civilisation de donner autour d'elles plus qu'elles ne recevaient.

Les traces de ces échanges se trouvent encore dans certaines parentés de cultes religieux (2) qui ont pu partiellement servir de véhicule à des coutumes thermales mi-partie rituelles, mi-partie médicales. Ce fait est loin d'être exceptionnel ; une civilisation exporte plus aisément l'ensemble de sa culture : les perfections religieuses et les perfections matérielles, que l'une ou l'autre partie isolément. Dans le cas particulier des rites se rapportant à l'eau, le culte et l'idée médicale

(1) Ch. Autran, *Mithra, Zoroastre...* Payot, Paris, 1935
M.-J. Hornell, t. 7, Asiatic Society of Bengal.

(2) Emile Burnouf, *La Science des Religions*.

semblent inséparables, fait qui contribue à rendre vraisemblable une certaine parenté entre les coutumes thermales anciennes de l'Inde et celles qui eurent cours plus tard dans le monde méditerranéen.

Nous verrons au cours de l'histoire se développer aux Indes des pratiques thermales purement médicales et remarquablement bien réglées.

Mais, avant d'en aborder l'étude, il est intéressant de voir quelle a été l'évolution des balnéations rituelles depuis l'ère védique. A-t-on purifié leur fin dernière ? Sont-elles devenues essentiellement rituelles, — a-t-on séparé ce qu'il y avait de médical dans leurs premières indications ?

Les traités médicaux, et surtout leurs commentateurs de toutes époques y répondent pour nous. Dans les fleuves sacrés, les bains apportent toujours au fidèle la guérison de ses maux. Le Dr Mariadassou étudie dans son cours de médecine traditionnelle les vertus des différents fleuves sacrés, et les médecins formés à Pondichéri sous l'égide d'un ingénieur mélange de tradition hindoue et de science moderne, apprennent chaque année à prescrire suivant les cas des bains dans la Jamouna, dans le Gange, ou dans l'Indus (1).

Ceci est la preuve de ce que les textes antérieurs nous avaient suggéré : — les vertus médicales des eaux sacrées existent ; elles sont évidentes pour le fidèle qui admet aisément que les fleuves ayant la

(1) Cf. Appendice II.

même origine divine, le même caractère sacré, les mêmes valeurs spirituelles aient cependant des vertus médicales différentes pour chacun d'eux avec leurs indications particulières (1).

« Il y a aux Indes douze fleuves sacrés : Bhadra, Bhima, Gange, Godavéry, Indus, Jamouna, Kavery, Kistnha, Narbada, Pranhita, Rathya, Saraswati.

Leur source est commune. Ils descendent tous du monde de la Vérité Divinisée en la personne de Brahma.

Oumadéviar, épouse divine de Civa, en guise de jeu, passa derrière son Maître et lui ferma les yeux de ses mains. Les ténèbres envahirent le monde. Les Dieux et les demi-Dieux, les saints et les pénitents s'adressent au Dieu dispensateur du Jour et de la Nuit, Brahma lui-même, et implorent le pardon de leurs offenses envers Lui. Il accède à leur prière, ouvre son œil frontal et fait jaillir la lumière sur le monde. La jeune épouse est alors soudain pénétrée de la gravité de sa faute et de la puissance de son maître. Ses larmes sont si abondantes et font courir aux mortels un danger si pressant qu'ils prient de nouveau le Dieu d'intervenir en leur faveur. Il accède cette fois encore à leur prière, mais il charge Pushccara de veiller désormais sur les eaux qu'Il a réparties pour le bonheur de tous ses êtres. »

C'est cette origine commune des fleuves sacrés qui rend à notre avis très importants les textes leur ad-

(1) Dr Paramananda Mariadassou, *Médecine traditionnelle de l'Inde*, t. III, texte Ayurveda comment. Arpoudasindamanhi.

mettant des vertus médicales différentes. Voici ce qu'en dit l'Arpoudasindamanhi.

Le Gange, le premier des fleuves sacrés de l'Inde a la propriété de calmer la chaleur en chassant le feu, d'arrêter la suppuration des plaies et d'apaiser l'ardeur de la soif et la brûlure de la fièvre.

La Jamouna est recommandée contre la lèpre blanche, la bronchite, l'anorexie, l'oppression, la spermatorrhée et la leucorrhée.

Les eaux de la Godavéri calment les nerfs et guérissent les dermatoses prurigineuses.

Le Kistnha combat le rachitisme, la toux et la lithiase rénale.

La Narbada est indiquée dans les maladies du foie et du tube digestif : nausées, hoquet, ictère, dyspepsies.

L'Indus guérit les douleurs rhumatismales, la blennorrhagie et les chancres de toutes sortes, les affections vénériennes et le paludisme chronique.

Enfin, tous les fleuves et même leurs affluents les plus importants ont leur spécialisation médicale alors qu'ils continuent à remplir tous la même place dans les pratiques religieuses. Cette évolution des doctrines contribue à prouver qu'à l'époque où furent formés les recueils qui constituent le Vêda l'idée de bienfait physique et médical n'était pas séparé de la purification rituelle du bain ; ces notions furent celles qui franchirent les limites occidentales de l'Inde et furent peut-être à l'origine de nos bains.

Cette notion d'origine est instructive en elle-même; mais la valeur thermique des pratiques ainsi transportées resterait assez douteuse si le sol de l'Inde n'avait conservé, mieux encore que ses traditions ne l'ont fait, le souvenir d'un thermalisme étrangement plus précis.

C'est l'archéologie, plus facile à consulter que les textes anciens et les pratiques de cultes variés, souffrant moins d'interprétations diverses, qui nous apporte les éléments les plus solides au sujet de la balnéation dans l'Inde antique.

II

La balnéation dans l'Inde préhistorique.

Mohenjo-daro.

Le Sind est actuellement traversé par un seul grand fleuve dont il constitue la vallée basse : l'Indus. Il n'en fut pas toujours ainsi, et il n'est pas nécessaire pour le prouver de remonter bien loin dans l'histoire. Les Grecs et les Arabes ont rencontré dans le Sind deux grands fleuves parallèles et très rapprochés. L'étude géologique de la vallée montre en effet que fort tard dans la période historique ces deux lits de l'Indus se réunirent par suite de l'élévation du niveau de leurs alluvions pour donner naissance au fleuve unique actuel. L'élévation du dépôt alluvial semble avoir été rapide et importante et progresse encore de nos jours. C'est ce qui fit que, en 1922, un archéologue hindou épris d'antiquités bouddhiques, Mr R. D. Banerji, dut dégager la base d'un ancien stûpa qu'il désirait étudier ainsi que les ruines voisines d'un petit monastère. Le lieu de ces recherches portait dans la langue du pays un nom propre à tenter l'archéologue, Mohenjo-daro, « la cité des morts » ; cette région du Sind était riche en sites préhistoriques

déjà prospectés et dont l'importance n'était pas méconnue.

Si la vallée, aux temps préhistoriques, était plus basse et plus fréquemment inondée, elle n'était pas moins riche qu'aux temps où le Sind et le Panjab étaient célébrés comme les satrapies les plus opulentes et les plus peuplées de tout l'empire de Darius, qu'au temps où les historiens d'Alexandre le Grand décrivaient les provinces de Mousikanos comme ce qu'il avait traversé de plus fertile et de plus florissant dans toutes les Indes (1).

Mr Banerji ne fut donc pas outre mesure surpris en mettant à jour des assises de briques fort anciennes, et profondément enfouies dans les couches alluviales. Mais la découverte de sceaux qu'il connaissait pour remonter à l'époque chalcolitique, identiques à ceux trouvés les années précédentes à Harappâ, lui indiqua l'importance du gisement sur lequel il se trouvait ainsi que son antiquité. Harappâ avait été fécond en découvertes, mais était resté muet sur bien des points importants, et le service des antiquités aussitôt averti reprit à son compte les recherches qui devaient être rapidement menées durant les campagnes suivantes avec de gros moyens et sous la direction personnelle du chef de l'Archeological Survey of India, Sir John Marshall à qui nous empruntons la matière de ces deux chapitres et la documentation qui les accompagne (2).

(1) Quinte-Curce, chap. 8.

(2) L'ouvrage de Sir John Marshall, publié à Londres chez

Dès son arrivée, Sir John Marshall n'eut qu'à constater l'épaisseur du dépôt alluvial recouvrant les ruines pour juger de leur ancienneté. Le directeur de l'Archeological Survey of India était parfaitement renseigné sur le genre de recherches qu'il allait avoir à surveiller ; il venait de suivre, les campagnes précédentes, les fouilles de Harappâ, dans le Panjab où l'on avait prospecté un gisement analogue. A Mohenjo-daro, certaines assises de briques étaient visibles à une profondeur de trente pieds, environ neuf mètres, au-dessous du niveau du sol. En estimant à 15 ou 20 cm. l'élévation séculaire du niveau du sol, ces ruines profondément ensevelies ont entre 3 et 5.000 ans d'existence.

Le terrain fut divisé en surfaces numérotées et réparti entre les collaborateurs directs, après que des tranchées rectilignes eurent renseigné sur l'étendue, l'importance et la répartition générale des ruines.

Les travaux méthodiquement menés malgré les conditions climatiques très pénibles mirent à jour une ville importante, extrêmement bien bâtie et bien ordonnée.

La brique cuite est à peu près le seul matériau utilisé par les bâtisseurs de Mohenjo-daro. Ce n'est pas que la brique crue leur ait été inconnue, mais ils l'ont réservée pour le remplissage des grosses masses de

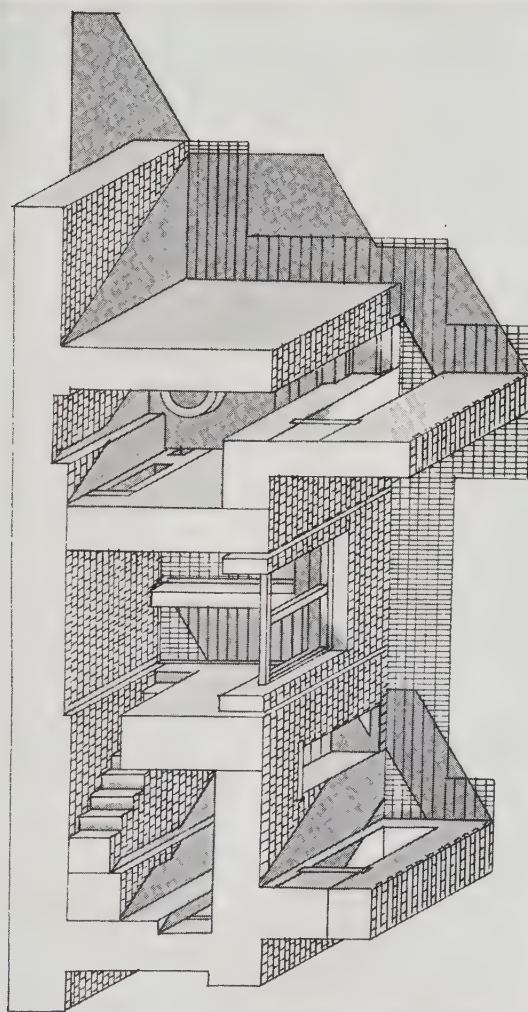
Arthur Probsthain, 1931, comporte trois volumes dont un de planches. Nous devons à la complaisance de l'éditeur et à l'amabilité de l'auteur d'avoir pu puiser à notre guise dans ces documents. Nous en sommes très reconnaissant à Sir John Marshall et nous le prions de trouver ici nos plus vifs remerciements.

maçonnerie ou parfois pour les fondations. Jamais la brique crue n'est utilisée dans les murs extérieurs : il fallait compter avec le climat du Sind et avec les inondations fréquentes de l'Indus.

Les matériaux de construction sont réunis entre eux au moyen d'un mortier fait d'argile et, pour les revêtements extérieurs, les crépis, les angles des bâtiments, d'un ciment fait d'argile et de plâtre mélangés. Parfois ce dernier ciment est utilisé à l'intérieur des égouts pour imperméabiliser leur revêtement.

Les rues rectilignes se coupent à angle droit ; elles sont d'une largeur variable suivant l'importance des constructions qu'elles desservent. Leur niveau en général inférieur à celui de la cour des immeubles montre que l'on a dû souvent reconstruire sur les ruines de maisons plus anciennes sans prendre la précaution de relever de temps à autre le niveau de la rue. C'est d'ailleurs ce qui se passe le plus souvent dans les villes anciennes ayant longtemps vécu sur le même emplacement. Les rues de Mohenjo-daro ont une autre caractéristique d'urbanisme : leurs égouts collecteurs. Chaque rue en effet comporte un égout important construit en brique sous la chaussée ou le long d'un bord. Ces canaux suivant leur importance sont soit de section rectangulaire simple, soit profonds et recouverts d'une voûte à encorbellements.

Ces égouts servaient à la fois à évacuer les eaux déversées dans les rues et les eaux provenant des immeubles dont les gouttières et les canalisations en terre cuite venaient se raccorder au drain principal à



Salle de bains d'un immeuble particulier à Mohenjo-daro.

leur sortie des murs. Ce système d'évacuation était à tel point parfait que, même actuellement, l'eau des averses emprunte encore ses canaux.

Les habitations qui forment la ville de Mohenjo-daro sont toutes assez importantes et semblent avoir été opulentes. Les moins grandes comportent deux ou trois pièces et furent peut-être les demeures des classes laborieuses. Les plus importantes se présentent à nous dans leurs ruines comme de véritables palais. Mais toutes, modestes ou riches, comportent soit une salle de bain, soit un emplacement propre aux ablutions ou chambre de douches. Ces pièces se présentent avec un dallage très régulier disposé en pente vers la canalisation d'évacuation reliée à l'égout de la rue. Dans les immeubles plus importants, c'est une véritable salle de bain qui est située au rez-de-chaussée, à proximité du puits de la maison et de l'égout. Ces salles de bain comportent comme les chambres de douche un pavage très soigneusement établi, imperméable et incliné vers le drain ; en plus, une véritable baignoire construite avec la pièce elle-même est constituée par un léger mur de brique délimitant un volume comparable à celui de nos baignoires.

Chaque maison de Mohenjo-daro pourrait nous servir d'exemple tant il est vrai que les installations d'hydrothérapie sont ici une règle absolue d'urbanisme. Nous avons choisi comme exemple concret celui de la maison décrite sous le n° 8 du secteur HR, parce que cet immeuble présente une disposition type

et que Sir John Marshall en a donné dans son ouvrage une projection oblique que nous reproduisons.

Cette maison comporte une cour intérieure entourée comme dans l'habitation romaine par les pièces du rez-de-chaussée toutes ouvertes sur elle. Parmi ces pièces, l'une plus petite contient le puits particulier de l'immeuble ; à côté de la chambre du puits, la salle de bains. Ces deux pièces communiquent entre elles par une ouverture qui permettait de passer des récipients pleins d'eau. Plus probablement cet orifice dans la cloison devait être occupé par une canalisation de bois au moyen de laquelle il était aisé d'emplir rapidement la baignoire. La salle de bain ouvrait sur la cour intérieure par une fenêtre de bois dont on a retrouvé les montants encore encastrés dans la maçonnerie.

Des modifications apportées tardivement à l'immeuble firent disparaître la disposition originale des accès à la salle de bain, qui communiquait avec la chambre voisine par trois marches. Les transformations fermèrent cette entrée pour ouvrir un accès nouveau : un escalier permettant aux habitants d'utiliser commodément les bains en descendant directement de leurs chambres situées au premier étage ; une semblable disposition est d'ailleurs très fréquente à Mohenjo-daro.

Certains immeubles comportent une installation hydrothérapique encore plus parfaite en ce sens qu'un bain de vapeur semble avoir été adjoint aux pièces habituelles. La certitude ne pourrait être acquise que par la découverte d'un hammam en très bon état dans

une maison particulière. Cependant, le fait de rencontrer une salle dont les murs contiennent des canalisations en poterie dans l'épaisseur des parois, communiquant avec un foyer disposé plus bas et plein encore de cendre, semble bien affirmatif. Ce serait plus qu'il n'en faut d'après les auteurs qui reconnaissent dans la disposition des conduits et le mode de construction du plancher le type habituel des anciens hâmmams hindous. Ce problème se posera d'une façon plus précise au sujet des diverses constructions entourant le grand bain.

Telles qu'elles se présentent, les ruines de l'une des plus anciennes cités actuellement connues nous offrent comme principale caractéristique des installations privées de bain en tous points comparables à celles des villes romaines contemporaines de l'Empire.

Le Grand Bain.

Nous conserverons le nom de Grand Bain donné par Sir John Marshall à l'établissement public de bains ; mais nous aurions préféré celui de thermes qui devrait lui rester et auquel il a droit par sa disposition et par sa destination.

L'établissement thermal de Mohenjo-daro se trouve dans le secteur prospecté aux alentours du stûpa bouddhique par Mr Mackay et c'est au chapitre écrit par son collaborateur direct autant qu'au rapport d'ensemble de Sir John Marshall que nous empruntons notre description.

Le Grand Bain constitue le plus vaste monument public de Mohenjo-daro ; pour cette raison il fut étudié avec grand soin et le directeur des fouilles en a fait dresser une excellente projection oblique dont nous donnons un fac-similé.

Le plan suivi par le bâtisseur du Grand Bain est simple. Autour de la piscine centrale est disposé un vaste rectangle formé de vérandas qui commandent les pièces des quatre côtés ouvertes sur la cour centrale contenant le bassin. Derrière trois de ces galeries, une rangée de chambres ; du côté sud, une petite pièce termine à chaque extrémité la véranda. A l'est, une simple rangée de pièces étroites dont une nous intéresse particulièrement, comprenant un grand puits. Du côté nord, les pièces donnant dans la galerie sont plus importantes en superficie.

Le Grand Bain, dans son ensemble, mesure 55 m., sur 33 m. Les murs extérieurs sont épais de 2 m. à 2 m. 50 ; ils ont une inclinaison rappelant celle des pylones des palais égyptiens et à peu près équivalente, 6° environ.

Au milieu de ce rectangle, à ciel ouvert, se trouve la piscine. Ses dimensions : 13 m. de longueur, 7 m. de largeur sur une profondeur régulière de 2 m. 1/2 en font un bassin de bonne taille comparé aux bains célèbres de l'antiquité.

L'accès de cette piscine était double ; un perron de brique, disposé sur chacun des petits côtés, aboutit au fond du bassin. Toutefois, une plate-forme à chaque extrémité, diminuant la profondeur de la der-

nière marche, avait été disposée pour la commodité des baigneurs.

L'établissement de bains a comporté six entrées, semble-t-il. Trois étaient disposées à l'est et deux au sud ; une seule ouvrait au nord. L'entrée probablement la plus usitée au temps de la splendeur de Mo-henjo-daro est celle qui subsiste à l'extrémité ouest de la façade sud. Elle mesure plus de 2 m. 50 de large alors que le mur qu'elle traverse est lui-même épais de près de 2 m. Cette entrée principale possède un pavage extrêmement bien exécuté, formé de trois lits de briques, épais de 15 cm. Un lambrissage en terre cuite entoure ce dallage, et garnit la base des murs.

Les accès secondaires ne sont larges que de 1 m. 40.

La construction de la piscine avait, elle aussi, été entourée de grands soins. En particulier, toutes les précautions furent prises pour assurer l'étanchéité du bassin central, et la solidité de ses fondations. Le revêtement intérieur est fait de briques disposées sur champ et prises dans une bonne couche de ciment au plâtre, l'ensemble formant une épaisseur de 1 m.

Derrière ce premier appareil, est disposée une couche importante de bitume de 2 à 3 cm., maintenue par une nouvelle assise de brique cuite.

Ensuite, un remplissage de brique crue précède une solide maçonnerie de brique cuite, contreventée par des murettes de même matériau venant s'arrêter contre les fondations des bâtiments à galeries.

Les archéologues font remarquer qu'il est difficile d'imaginer actuellement un mode de construction plus

parfait en tenant compte des matériaux utilisés. Cette opinion ne surprend pas quand on voit l'état de conservation du monument après cinq mille ans passés sur un sol dont les efflorescences salines viennent rapidement à bout des constructions ordinaires.

Un soin non moins grand avait été pris en ce qui concerne le vidage de la piscine. L'établissement des niveaux du bassin et la construction du grand drain le prouvent amplement.

L'eau contenue dans le bassin était évacuée par une voie de drainage spécialement importante, et aboutissant à l'angle sud-ouest de l'établissement thermal.

Ce grand égout mesure près de 2 m. de hauteur à la sortie du monument et permet à un homme de le suivre tout au long de son trajet sans avoir à se baisser ; il a jusqu'à 70 cm. environ de largeur.

Sa construction est étanche, en briques cuites noyées dans un lit de mortier. Il offre un très bel exemple de voûte à encorbellement, réalisée en brique et amorcée à 1 m. 60 environ de la base.

L'angle sud-ouest du bassin, vers lequel le fond est régulièrement incliné, présente un orifice carré pratiqué dans la paroi ouest ; cet orifice de vidange mesure 20 cm. environ. La canalisation qui lui fait suite court dans la paroi nord de la plate-forme sud, et peu profondément. Elle traverse ainsi la maçonnerie ouest du bassin épaisse de 1 m. 40 et, après avoir franchi un autre mur de 1 m. 15, se termine dans une salle de petites dimensions, servant de chambre de vidange.

L'orifice carré de la piscine pouvait être fermé de l'intérieur par l'introduction d'un madrier.

C'est dans cette chambre de vidange dont les parois sont étanches et de même construction que lui, que se termine le grand drain d'évacuation. A son entrée dans la chambre de vidange, il mesure plus de 70 cm., il se rétrécit ensuite, sans perdre de sa hauteur qui varie entre 1 m. 80 et 2 m.

Les niveaux du fond de la piscine ont été soigneusement mesurés au cours des fouilles. Ceux que nous donnons montrent de combien les angles sont respectivement élevés au-dessus de l'orifice d'évacuation qui occupe, nous l'avons dit, l'angle sud-ouest. Angle nord-est : 20 cm. ; angle nord-ouest : 22 cm. ; angle sud-ouest : 10 cm.

L'inclinaison du fond permettait donc aisément la vidange et le nettoyage du bain. Cette pente conservée grâce à la perfection de la construction fait que l'eau de pluie tombant dans la piscine s'écoule encore aujourd'hui par le drain voûté, se trouvant ainsi rejetée loin des ruines.

Si nous savons parfaitement de quelle façon le bain se vidait, il paraît plus difficile de fixer avec certitude la manière dont il était rempli. Une pièce parmi celles qui entourent le bain contient un grand puits que nous avons déjà signalé.

Cette chambre 16 est en effet occupée par un large puits à margelle ronde ayant 2 m. de diamètre intérieur environ.

Le puits est voisin de la paroi de la chambre joi-

gnant l'atrium. Cette partie du mur semble avoir été, à une certaine époque tout au moins, ouverte sur la cour centrale. Il est possible qu'à travers cette ouverture une rigole en bois, analogue aux sluice-boxes des mines d'or californiennes, ait amené l'eau tirée du puits jusqu'à la piscine.

La façon dont l'eau était puisée nous est également inconnue ; il est cependant évident qu'elle devait pouvoir fournir un débit relativement important, étant donné le volume du bain. Mr Mackay pense que le remplissage ne se faisait pas uniquement au moyen du puits. Cependant, aucune source plus abondante ne paraît avoir existé au voisinage de l'établissement thermal, et la taille particulièrement importante du puits de la chambre 16 semble compatible avec son usage exclusif.

En déblayant le plancher de la chambre 16, on mit à jour une murette circulaire de brique, distante de 40 cm. et concentrique à la margelle. A notre avis l'on peut supposer qu'un appareil d'élévation d'eau semblable, peut-être, à une noria était installé sur le puits, et ce mur concentrique se trouverait expliqué, délimitant tant une piste circulaire pour les domestiques attelés à une machine élévatrice d'un type archaïque.

Des recherches pour déterminer quelle était la quantité d'eau que le puits de la chambre 16 pouvait fournir seraient évidemment inconcevables actuellement ; le fond du puits a été atteint sans que l'on ait pu trouver l'eau. Cette circonstance nous prive aussi d'un renseignement qui nous aurait été précieux.

L'eau avec laquelle le grand bain était rempli était-elle analogue à celle du fleuve qui coulait non loin de là, ou bien au contraire très différente et ayant des vertus médicinales ? Dans le premier cas, il nous faudrait supposer que les baigneurs de Mohenjo-daro cherchaient dans leurs thermes les bienfaits de l'hygiène et les plaisirs de l'exercice physique, comme les Romains dans les leurs ; ou bien, dans la seconde hypothèse venaient-ils là comme en une station thermale aux vertus connues et réputées. C'est ce que nous sommes condamnés à ne savoir jamais.

Toujours est-il que la piscine centrale que nous venons de décrire ne représente pas, tant s'en faut, la totalité des installations hydrothérapiques de l'établissement thermal.

Appartenant à la même installation que le Grand Bain, plusieurs rangées de salles de bain de petite taille ont été mises à jour par Mr Mackay dès le début des fouilles.

Un autre bâtiment faisait aussi partie de l'ensemble, proche de l'angle sud-ouest du grand bain. On a beaucoup discuté sur sa destination et il n'a été que partiellement déblayé. Sir John Marshall ne doute pas que ces ruines soient celles d'un bain de vapeur.

La partie qui a été mise à jour consiste en une suite régulière de plate-formes rectangulaires de briques cuites, chacune de la taille d'une petite chambre, et épaisses de 1 m. 50, contenant une série de canalisations de poterie noyées dans leurs parois. Entre ces plate-formes, d'étroits passages se coupent à angle

droit dont le sol est recouvert de cendres et de charbon.

Ces plates-formes représentent le dallage des pièces chauffantes, et les canalisations de leurs parois le début de l'hypocauste amenant la chaleur dans les murs et les planchers des pièces du hammam situé à l'étage supérieur.

Si cette disposition était unique à Mohenjo-daro, il semblerait que cet ensemble de faits soit bien léger pour affirmer l'existence d'un bain de vapeur. Heureusement, une autre construction présente un système analogue quoique mieux conservé. Cet immeuble, une maison particulière, possède une pièce dont le dallage est supporté par une série de piliers analogues à ceux qui soutiennent le pavage des chambres chaudes hindoues des périodes historiques. Une partie conservée des parois de la pièce montre la présence de tuyaux de terre cuite juxtaposés, destinés à conduire l'air chauffé. Le foyer sous le pavage a été trouvé plein de cendres et de charbons, ce qui lève les derniers doutes.

Le premier étage du grand bain dont nous connaissons l'existence par la présence d'un escalier y accédant, a donc contenu un bain de vapeur. Des canalisations nombreuses disposées dans les murs faisaient d'ailleurs supposer que cet étage présentait lui aussi des installations hydrothérapiques. L'étage, s'il était le seul, était probablement assez élevé si l'on en croit la très grande quantité des débris de charpente trouvés en déblayant les ruines. En terminant ce chapitre

descriptif, il aurait été agréable de pouvoir donner une idée de ce que pouvait être l'architecture du Grand Bain. Il est probable que la décoration en était assurée par une superstructure en bois ouvragé ; un document représente assez mal une maison de cette époque, mais il semble assez lisible pour que l'on puisse l'affirmer. En tout cas aucune décoration en matériaux durs n'a existé ; aucune brique de forme irrégulière ou décorative n'a jamais été trouvée dans toute l'étendue des ruines.

« Que cet important établissement thermal ait été utilisé comme tel, cela est hors de doute, dit Sir John Marshall en terminant. Il serait cependant important de savoir si ces pratiques thermales étaient partiellement rituelles ou uniquement médicales. Considérant seulement le fait que les bains jouent un rôle pour ainsi dire essentiel à Mohenjo-daro, il paraît que l'on doit penser que la balnéation était au premier plan de la vie de ses habitants et que leurs thermes étaient pour eux ce que les Bains de l'Empire furent pour les citoyens romains.

« Que la piscine ait connu des baigneurs jeunes et vieux, vigoureux et faibles, cela semble prouvé par les deux plates-formes existant à la base des perrons. Ces degrés de faible hauteur, à peine de 30 cm., rassuraient les pusillanimes craignant de glisser, hésitant à prendre pied au fond du bain, effrayés par ce dernier pas à faire déjà presque recouverts par l'eau ; ceci s'entend aussi bien pour les enfants. »

Un autre argument en faveur de l'usage du Grand

Bain dans un but médical est précisément l'existence de bains et de douches dans chaque maison. Les thermes, par leur volume et par le soin apporté à leur construction n'ont certes pas été élevés à l'usage des gens de basse classe privés de soins de propreté par l'exiguïté de leurs habitations, mais bien au contraire à l'usage des classes qui ne manquaient pas à leur domicile d'installations hydrothérapiques. Dans ces conditions, l'aristocratie de Mohenjo-daro venait aux bains publics dans un autre but.

Une piscine sacrée ? Rien ne permet ou de l'affirmer ou de le nier. Dans l'Inde brahmanique, pour une part héritière de la civilisation de l'Indus, les bains rituels sont toujours pratiqués. Ils ne sont cependant publics que dans les piscines ou les fleuves sacrés ; les pratiques religieuses, même se rapportant à l'eau, ayant de préférence un caractère privé. Rien, dans le cas de Mohenjo-daro ne nous permet même de supposer le caractère sacré du Bain. L'édifice est laïc, aucun objet pouvant se rapporter à un culte n'a été trouvé dans son voisinage ; alors que certaines constructions au contraire peuvent avoir été des temples et contiennent des objets ayant un caractère religieux.

Les archéologues ont en effet, pour résoudre le problème qui se pose, très soigneusement recueilli tous les objets trouvés dans les décombres du grand bain. Rien ne peut les éclairer. Des objets variés furent amassés : poteries décorées, coquillages ouvragés, sujets de terre cuite dont l'un représente un bœuf,

intailles et sceaux gravés particulièrement nombreux.

Un de ces objets toutefois nous paraît présenter un certain intérêt : une balle de pierre ronde, analogue aux ballistae des jeux romains. Nous verrons plus loin que bien plus tard, au temps où le Bouddha Çâkyamouni parcourait les Indes, à Vaïçali, ses disciples rencontrèrent un bain public entouré de jeux variés mis à la disposition des baigneurs, dont un « jet de pierres ».

Il est donc à notre avis sensé de comparer les thermes de Mohenjo-daro aux thermes romains ; en décrivant cette piscine parfaitement bâtie, entourée de ses galeries, on ne peut éviter le parallèle.

Auparavant, par son ancienneté, jointe au fait qu'elle fut édiflée longtemps avant un envahisseur qui se targue d'une culture parfaite, la piscine préhistorique de l'Indus ne nous évoque-t-elle pas ce bassin gaulois découvert par Michel Bertrand au Mont-Dore en 1823 (1) ? Cette piscine faite de rondins de bois, et de dimensions modestes, n'est certes pas comparable à celle de Mohenjo-daro, mais elle marque l'étape gauloise, et nous montre que les bains ne furent pas sur notre sol l'invention exclusive de l'envahisseur italique. Les ruines de certaines villes d'eaux françaises ne montrent-elles pas dans leur décoration une inspiration curieuse et peu romaine (2) ? Les divinités

(1) Michel Bertrand, *Note sur les antiquités découvertes au Mont-Dore.*

(2) Marie Durand-Lefèvre, *Les vestiges antiques et le culte des sources au Mont-Dore.*

des Bains furent évoquées par nos ancêtres sous leurs noms gaulois, et les Romains eux-mêmes ne firent souvent que les accueillir dans un Panthéon qui chaque jour s'élargissait avec l'Empire (1).

Lorsque les légions de César construisaient, jusqu'en leurs oppida, des bains, ils ne faisaient que sacrifier à une mode toute récente à Rome. Ce n'est que plus tard en effet, en plein Empire, que la capitale se couvrit de ces luxueux établissements dont les ruines nous étonnent par leur ampleur et par leur richesse. Un censeur comme Sénèque, lorsqu'il se disait scandalisé du luxe stupide des « bains de nos affranchis, ... à quel degré de raffinement sommes-nous parvenus, au point d'être vexés si, dans nos bains, nous ne trouvons pas des pierres précieuses sous nos pas (2) ! » stigmatisait une mode qui remontait seulement à la fin de la République.

En effet, la fondation du premier bain public à Rome, une piscine froide, remonte à l'an 312 avant J.-C. C'est d'ailleurs peu avant cette date que furent terminées les adductions d'eau suffisantes pour une portion de la cité, en particulier l'aqueduc de la Voie Appienne, sur lequel on put prélever pour alimenter la Piscina Publica située auprès du Circus Maximus.

Ensuite vint le Bain d'Agrippine (3), puis un bain public au bout du Clivus Capitolinus. Des bains privés

(1) Etienne Chabrol, *Evolution du thermo-climatisme*. Paris, Masson, 1933.

(2) Seneca, épist. 86.

(3) Epouse de Germanicus.

plus petits furent également construits à cette époque.

Chaque riche citoyen eut bientôt les siens, et cette coutume se conserva fort tard ; Sidoine Apollinaire décrivait ses bains avec complaisance, insistant cependant sur leur chasteté (1).

Mais, simultanément, s'élevaient à Rome les Bains Impériaux. Les premiers avaient été offerts par Claude ; les suivants le furent par Néron, Titus, Domitien, Commodus, Caracalla et Dioclétien, chacun désireux d'effacer par l'importance et le luxe de l'édifice jusqu'au souvenir des libéralités d'un règne précédent. Les thermes bâtis par Caracalla et par Dioclétien furent plus que des établissements balnéaires, mais ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui un stade, où des pistes, des jeux, des portiques venaient s'ajouter aux balneae. Leur décoration fut magnifique ; tout ce qui s'entassait à Rome des dépouilles de l'Empire y fut installé, tous les marbres y furent incrustés, les styles et les ordres y furent superposés ; les ors, les gemmes et la verroterie rivalisèrent d'effet décoratif avec les stucs et le plâtre peints.

Les thermes du début de l'Empire étaient déjà loin, et ces bâtiments magnifiques dépassaient leur objet et le faisaient oublier. Les bains de Claude et de Titus furent en effet plus modestes et certainement plus utiles. Leurs ruines nous sont à plus d'un égard précieuses. Elles ont servi de modèle aux thermes construits un peu partout dans les Gaules et en Afrique,

(1) Sidoine Apollinaire. *Lettres*. Ausone. *La Moselle*. Description de thermes particuliers au bord du fleuve.

et sont la forme achevée du bain romain : aucune modification importante n'y fut apportée par la suite (1). C'est donc bien autour de l'ère chrétienne et peu après que se situe la grande période balnéaire à Rome (2).

Par la taille, à quels établissements latins celui de Mohenjo-daro est-il comparable, auquel de ces monuments de trois mille ans plus jeunes ? Il est difficile de chercher des thermes comparables à Rome qui n'a conservé à peu près que les ruines des grands bains ; les bains antérieurs ont été abandonnés de leurs fidèles et ont servi de carrière de pierre pour les monuments plus jeunes. Les thermes de Claude ne sont plus visibles et l'on ne possède que des données imprécises sur ce que furent les dimensions de l'édifice. Cependant, la piscine était comprise entre des contreforts peu espacés ; n'occupant pas tout l'emplacement ainsi délimité, elle devait rappeler par la taille le bassin de Mohenjo-daro.

Parmi les bains construits en dehors de Rome, dans les parties écartées de l'Empire, il est classique de citer les thermes de Caerwent, à côté de Gloucester. L'ensemble du bâtiment mesure 34 pieds sur 31 ; la piscine froide était en rapport avec sa longueur de

(1) Accessoirement, elles donnent de l'art romain un exemple typique par sa simplicité, tel qu'il a régné sur le monde latin, tel qu'il fut au temps où le citoyen n'était pas encore l'exception parmi dix affranchis et cent métèques.

(2) Les premiers bains ouverts aux femmes le furent en 31 av. J.-C. L'ordonnance d'Adrien, 117 après J.-C., fut prise à ce sujet : le scandale qu'elle dénonçait durait encore un siècle plus tard.

10 pieds et sa largeur de 5 pieds et demi. C'était un établissement de dimensions modestes et qui suffisait cependant à la ville importante et peuplée qu'était Venta Silurum.

Il est donc certain que les dimensions de la piscine et de l'établissement thermal de Mohenjo-daro les placent dans un bon rang parmi les thermes de l'antiquité. Rome se contenta longtemps de bains de cette taille et bien des grandes villes de l'Empire n'en possédèrent jamais d'aussi vastes, même au temps de leur splendeur et au milieu du luxe ayant précédé leur décadence.

Sur les procédés de balnéation de la période chalcolitique, rien ne peut malheureusement nous renseigner ; des découvertes nouvelles viendront peut-être combler cette lacune, mais il est déjà merveilleux que des ruines datant au moins de trois mille ans nous apportent la preuve de pratiques balnéaires déjà anciennes si l'on en croit le degré de perfection atteint dans la construction du Grand Bain de Mohenjo-daro.

Les textes médicaux sanscrits parlent certainement de pratiques très antérieures à leur rédaction, mais il est impossible de penser à établir un rapport quelconque entre les bains préhistoriques et les bains dont nous parle l'Ayurveda ; entre ces deux périodes, il faut se résigner à voir un fossé qui peut-être ne sera jamais comblé.

DEUXIÈME PARTIE

I

Les traités médicaux sanscrits.

Malheureusement, les textes de médecine indienne n'ont pas encore été de la part de la critique l'objet de travaux suffisants pour qu'il soit actuellement possible de les utiliser toujours en sécurité. Ils sont d'autre part presque des inconnus dans l'ensemble de la littérature médicale, et ceci pour la même raison.

Ni leur date, ni le corps de doctrine qu'ils exposent, ni même parfois la teneur exacte de passages importants ne sont encore tout à fait clairs. Ceci excusera les indications préliminaires que nous ne pensons pas pouvoir omettre. Pour rendre intelligibles les textes médicaux se rapportant aux pratiques thermales, nous envisagerons successivement les traités médicaux et leurs auteurs, puis les doctrines qu'ils admettent, c'est-à-dire l'humorisme indien.

Les deux traités fondamentaux de la « Science de longue vie », l'Ayurvêda, sont les recueils de Suçruta et de Charaka (1); mais ces auteurs n'en sont pas les seuls responsables : d'une part, tous deux sont donnés

(1) En transcription régulière Caraka, qui se prononce Tchakra ka.

comme enseignant une doctrine plus ancienne, — de l'autre, leurs œuvres ne sont parvenues jusqu'à nous qu'avec des modifications et des additions postérieures. Charaka aurait été reconstitué et complété vers le VIII^e siècle par le cachemirien Drdhabala ; l'œuvre de Suçruta aurait subi eile aussi, mais plus anciennement sans doute, le travail d'un réarrangeur : Nâgârjuna. La date exacte des auteurs médicaux a donc une importance secondaire puisque leur œuvre subit plusieurs naissances successives, et c'est bien plus la place de leurs doctrines dans la pensée médicale hindoue qu'il est important de définir (1).

Deux traditions distinctes quoique très intimement liées, prévalent dans la médecine ancienne de l'Inde, résultant de l'enseignement d'Atreya et de Dhanvantari.

La première école, celle d'Atreya, inspira six auteurs, six disciples principaux. Trois des recueils nous sont parvenus loin de leur forme première, et nous connaissons le plus important à travers l'œuvre de Charaka, probablement médecin d'un roi indo-scythe, Kanishka, vers le 1^{er} siècle de l'ère chrétienne (S. Lévi).

Des enseignements de la seconde école, il nous reste l'œuvre de Suçruta.

Ultérieurement, se rattachent à ces recueils, même jusqu'à faire corps avec eux, des compilations et des

(1) Cf. J. Filliozat, Les documents médicaux indiens au département des mss. de la Bibliothèque nationale. *Bull. Soc. Fr. d'histoire de la médecine*, 1934.

commentaires ; en particulier des « livres complémentaires », n'apportant que peu d'éléments nouveaux et encore moins de clarté à l'œuvre qu'ils prétendent parfaire.

Parmi ces auteurs postérieurs, un seul est l'objet d'une grande réputation et d'une célébrité qui en a fait presque l'égal des deux premiers, c'est Vâgbhata.

L'œuvre de Vâgbhata ne manque pas d'originalité, mais la majeure partie en est représentée par une compilation de ses devanciers ; il a emprunté à Suçruta notamment le meilleur de ses exposés. Il serait intéressant de fixer une date à Vâgbhata ; on a tenté de le faire, mais les bases de cet essai sont sujettes à caution. Un pèlerin bouddhiste chinois, I-Tsing, raconte qu'à l'époque de son voyage aux Indes, un savant avait réuni en un seul recueil médical comprenant huit parties la totalité des connaissances alors acquises. L'œuvre de Vâgbhata peut répondre à cette définition, ce qui la situerait avant 650, mais elle n'est pas la seule ; et cette tentative chronologique, si elle permet de déterminer une époque où la science médicale était fixée en traités classiquement composés, ne réussit pas à fixer une date précise.

Les difficultés à dater les ouvrages indiens seront longtemps encore un obstacle important à l'histoire de la médecine, aussi les témoignages même imprécis sont à utiliser ; ils permettent parfois de déterminer l'âge minimum des doctrines qu'ils exposent.

Dans une pareille imprécision, il ne faut pas négliger un témoignage assez flou, mais daté. Mégasthène

(III^e siècle av. J.-C.) parle des doctrines médicales de l'Inde et précise qu'elles basent la pathogénie et la thérapeutique bien plutôt sur la diététique et l'hygiène que sur les drogues et les vertus médicinales des plantes (1) (cité par Strabon, *Géogr.*, XV, I, 60). Cette indication coïncide avec les enseignements de Charaka et de Suçruta.

D'autre part, on a signalé des analogies certaines entre les nomenclatures ostéologiques de Suçruta et Charaka et celles d'une grande œuvre liturgique pouvant dater du V^e siècle av. J.-C., le Çatapatha-Brâhmana ; et il semblait logique d'admettre que ces deux traditions médicales étant alors fixées, on y avait fait un emprunt succinct. Mais, l'anatomie dont il s'agit paraît si pauvre qu'un auteur de traités liturgiques pouvait la connaître sans le secours de médecins ou de traités médicaux. Par ailleurs, Suçruta et Charaka ont de leur côté suffisamment puisé dans les Brâhmanas pour qu'on leur reproche un jour d'y avoir aussi appris leur anatomie. Il est évident en tout cas qu'ils ont connu quantité de rites et de systèmes, partie intégrante du Vêda dont les Brâhmanas sont une portion tardive ; leur doctrine se rattache donc naturellement aux données védiques.

En même temps, il convient de rattacher en partie les doctrines de Suçruta à la philosophie Sâmkhya ra-

(1) Hérodote, Hippocrate ne croyaient guère, au contraire, à l'influence de l'alimentation sur l'économie. Il est donc compréhensible que cette notion nouvelle ait paru digne de remarque au voyageur.

menant les trois éléments constitutifs aux trois éléments du macroscome. Charaka présente certes une affinité analogue, bien qu'on ait cherché à retrouver chez lui les traces d'un système bouddhiste très postérieur. D'ailleurs, une influence n'exclut pas l'autre : la philosophie Samkhya est contemporaine des parties tardives du Véda, et cette période d'influence bouddhiste peut se situer vers le iv^e siècle de notre ère. C'est donc dans cet intervalle bien assez large pour cela que peut se placer l'élaboration des doctrines médicales. Le témoignage de Mégasthène au sujet de l'hygiène et de la diététique, si conforme aux enseignements de l'Ayurvêda situe au iii^e siècle avant J.-C. l'existence de ces doctrines. La concordance de l'indication grecque et de l'idée dominante de la médecine indienne semble donc un argument sérieux pour fixer la naissance du corps de doctrines médicales au temps des spéculations védiques tardives ou peu après (1).

Comment cette doctrine s'est-elle organisée en un humorisme indien aussi net que le grec, et peut-être plus simple ? Le chapitre 12 de Charaka nous l'explique en partie : une discussion au sujet du rôle de Vâta, le Vent, met aux prises les disciples sous la direction du Maître, mise en scène fréquente dans les Upanishads ; le maître est ici Atreya lui-même. Chacun expose sa conception des perturbations apportées par

(1) J. Filliozat, La force organique et la force cosmique dans la philosophie médicale de l'Inde et le Véda. *Rev. philosophique*, t. CXVI, déc. 1933.

le trouble des trois éléments, chacun est à son tour exclusif, et le Maître rétablit le juste équilibre, définissant ainsi cette doctrine humorale indienne (1).

1, 2. « Et maintenant nous allons exposer le chapitre relatif au Vent quand il se livre et quand il ne se livre pas à ses artifices », dit le seigneur Atreya.

3. Désireux de s'instruire mutuellement de ce qui a trait à la connaissance du Vent en tant qu'il se livre ou ne se livre pas à ses artifices, les Maharshi's (grands sages) s'assirent et s'interrogèrent l'un l'autre : « Quelle propriété est celle du Vent ? Qu'est-ce qui l'excite ou quelles sont les choses qui le calment ? Comment, sans atteindre ce Vent qui n'a de liaison avec rien et ne s'arrête pas, les excitants ou les calmants amènent-ils l'excitation ou le calme ? Et quelles sont les fonctions de ce vent excité ou non, circulant dans les corps ou non, selon qu'il circule dans les corps ou hors des corps ? »

8. Dès qu'il eût entendu ce discours, discours véridique, approuvé par la troupe des sages, le rājarshi (sage royal), Vāyorvida dit : « Il en est comme a dit Monsieur, mais, en vérité, le Vent a des fonctions variées selon qu'il est excité ou non, lui qui circule dans les corps ou non, quand il circule dans les corps ou au dehors. Les variétés de ces fonctions, après avoir établi nos preuves au moyen de la perception

(1) J. Filliozat, La théorie grecque des humeurs et la médecine indienne. *Hippocrate*, n° 2, 1933. Nous empruntons à l'auteur les passages du chap. 12 cités ici.

directe, de l'inférence et de la comparaison et après avoir adoré le Vent, nous allons les indiquer selon nos capacités. Le Vent soutient la machine du corps, il consiste en un souffle de devant, un souffle vers le haut, un souffle concentré, un souffle dispersé et un souffle vers le bas, il est le promoteur des divers mouvements, il est le dompteur et le guide de l'esprit, le stimulus de tous les sens, le convoyeur des objets de tous les sens, le distributeur des éléments de tous les corps, celui qui fait la cohérence du corps, le promoteur de la parole, la matière du contact et du son, la racine de l'ouïe et du toucher, la source de la joie et de l'entrain, le stimulant du feu (intérieur du corps), le dessécheur des humeurs viciées, l'expulseur des excréments, le perceur des canaux gros ou fins, le modelleur des embryons, le garant de la longévité ; voilà ce qu'il est quand il n'est pas excité.

Mais quand il est excité dans le corps, en vérité, il afflige le corps de troubles de toutes sortes au préjudice des forces, du teint, de la santé et de la vie, il donne une excitation désordonnée à l'esprit, il affecte tous les sens ; il abat les embryons, amène en eux la monstruosité, les fait porter au-delà du temps normal, il engendre la frayeur, l'angoisse, l'égarement, la détresse, l'excessif bavardage et il bloque les forces organiques.

De celui qui, dans son état normal, circule à travers le monde, les fonctions sont celles-ci, à savoir : le soutien de « celle qui soutient » (la terre), la fonction d'enflammer ce qui flambe,

la régulation en continuité du cours du soleil, de la lune et de la troupe des étoiles et des planètes, la production des nuages, l'émission des eaux, la fonction de faire couler les fleuves, la pousse des fleurs et des fruits, l'éclosion des plantes, la répartition des saisons, la répartition des substances élémentaires, la manifestation de la substance, de la dimension et de la forme, la germination des graines, l'accroissement des céréales, le dessèchement de l'humidité et les transformations de tout ce qui attend.

De celui qui, excité, circule à travers les mondes, les fonctions sont celles-ci, à savoir : le nivellement des pics des monts, l'arrachement des arbres, le soulèvement des océans, l'agitation des lacs, la fonction de faire rebrousser les cours d'eau, de faire trembler la terre, le gonflement des nuages, l'émission des brumes, des grondements de l'atmosphère, de la poussière, du sable, des poissons, des grenouilles, des serpents, des choses amères, du sang, des pierres et des éclairs, la fonction de terminer les six saisons, la dévastation des céréales, la possession démoniaque des êtres, la fonction de causer la perte des existences et l'émission des nuages, du soleil, du feu et du vent particuliers qui mettent un terme aux quatre âges du monde. Il est, en effet, le Seigneur et la source impérissable des êtres, l'auteur de l'existence et de la non-existence, l'ordonnateur de l'agréable et du pénible, la mort, Yama (le dieu de la mort), le dompteur, le maître des créatures, Aditi (la liberté), celui qui est toute œuvre, celui qui est toute forme, celui qui va partout,

l'ordonnateur de tous les déroulements d'actions, l'atome des existences, le Pénétrant, Vishnu l'enjambeur des mondes ; le Vent est bien le Seigneur. »

11. Mârîci dit : « C'est le Feu (Agni) qui, dans le corps, ayant pénétré la « Bile », provoque, selon qu'il est excité ou non, les choses utiles ou nuisibles à savoir : la digestion ou le défaut de digestion, la vision ou le défaut de vision, la bonne mesure et l'absence de bonne mesure de la chaleur, le teint de l'état normal ou de l'état anormal, l'héroïsme et la timidité, la colère et la joie, l'égarement et la sérénité d'esprit et les autres couples de contraires de même sorte.
12. Quand il eut entendu ces paroles de Mârîci, Kâpya dit : « C'est Soma qui, dans le corps, ayant pénétré le Phlegme, provoque, selon qu'il est excité ou non les choses utiles ou nuisibles, à savoir : la fermeté, le relâchement, l'embonpoint, la maigreur, l'énergie, la mollesse, la virilité, l'impuissance, la connaissance, l'ignorance, la sagesse, l'égarement d'esprit et les autres couples de contraires de même sorte. »
13. Quand il eut entendu ces paroles de Kâpya, le Seigneur Punarvasu Atreya dit : « Tous, Messieurs, vous avez parlé correctement, hormis que votre parole est trop exclusive. Tous trois, en réalité, le Vent, la Bile et le Phlegme, à leur état normal, dotent d'une grande longévité l'homme aux facultés intactes, doué de vigueur, de bonne mine et de santé, de même que, convenablement pratiqués, la morale, l'intérêt et le plaisir dotent l'homme du plus grand bonheur en ce bas monde. Mais, en état d'altération, tous

trois le dotent d'un grand tourment, comme les trois saisons affectées de dérangement du temps mettent le monde en état anormal à l'époque où elles sévissent. »

14. Les sages approuvèrent tous ce discours du Seigneur Atreya et furent satisfaits.

15. Il y a, à ce sujet, le vers suivant :

« Dès qu'ils eurent entendu ce discours d'Atreya, tous approuvèrent et les sages furent satisfaits comme les dieux à la parole d'Indra. »

16. Et il y a aussi ces vers-là :

« Les six propriétés, la cause double (excitante et calmante du Vent), la fonction multiple qui est celle du Vent et la fonction quadruple qui est en particulier celle du Phlegme et de la Bile, l'opinion des Maharshis et l'opinion de Punarvasu (Atreya) : tout cela, à propos du Vent en tant que livré ou non livré à ses artifices, a été mis en évidence. »

Voici exposé, par l'un des auteurs médicaux lui-même, l'équilibre des éléments, des humeurs selon la doctrine hindoue.

Trois éléments régissent le Monde : Vâta, le Vent, Soma, l'élément liquide et plus généralement l'élément matière, Agni, le Feu.

Trois éléments règnent sur l'économie : Vâta, le souffle, Çleshman, le phlegme, Pitta, le feu ou la bile.

De leurs perturbations, en trop ou en trop peu, dépendent les troubles de la santé physique ; à la restitution de l'équilibre rompu tendra la thérapeutique du praticien hindou.

Ce parallèle entre le microcosme et le macrocosme ne fut probablement pas constamment présent à la pensée des auteurs médicaux et resta le fait des spéculations anciennes, même dans le domaine philosophique. La preuve en est ce texte non médical d'un poème faisant suite au Mahâbhârata.

« ...le sperme est de la nature de Soma, le sang menstruel de celle du Feu..., le sperme fait partie de la catégorie du Phlegme, le sang de celle de la Bile... Le Phlegme est considéré comme Soma, on dit que la Bile est Agni (le feu) : c'est ainsi que ce qui marche (le monde) est tout d'Agni et de Soma. Dans le fœtus ainsi développé, quand il atteint la taille d'une masse de chair, le Vent vient habiter uni au souffle suprême (l'âme), ...il sustente les membres en se fortifiant... »

(*Harivamça*, vers 2180 à 2187. Trad. J. Filliozat, in *op. cit.*)

Ceci atteste bien à quel point les correspondances entre les éléments cosmiques et les éléments organiques tiennent au fond même de la pensée hindoue ; il serait difficile de voir ici un apport étranger.

C'est à l'humorisme grec que nous pensons en effet ; cette discussion entre les « Voyants » nous fait nous souvenir d'Anaximène, de Héraclite, de Thalès ; les trois humeurs nous rappellent l'humorisme grec, il n'y manquerait que l'atrabile, en admettant que Vâta et le Sang puissent compter pour la même humeur. La médecine indienne a été victime de cette similitude ; après l'avoir accusée de plagiat on s'est désintéressé de son étude. C'était une injustice qui sera réparée

maintenant que l'on sait à quelles racines profondes et proprement hindoues se rattachent les doctrines médicales. Delpeuch, dans le travail admirablement complet qu'il consacre à la goutte et à son histoire écrit à ce sujet : « L'Inde a prêté à la philosophie grecque, ou plutôt à une école de cette philosophie, non des notions précises de pathologie, mais des idées générales... Sur ce point, le doute est impossible. Si l'on compare la médecine de Timée à celle des Védas, l'identité des certaines données est telle qu'elle suppose une transmission directe. Cette transmission, d'ailleurs, a été admise de tous temps et, si c'est une légende, c'est une légende bien vieille qui nous montre Pythagore allant demander aux sages de l'Inde une philosophie médicale que les prêtres de l'Egypte n'avaient pu lui donner. »

Dans la suite, l'auteur montre que l'inspiration venue de l'Inde avec Pythagore ou les voyageurs qu'il représente est personnifiée par Platon en Timée. Timée expose une philosophie que Socrate ne discute ni n'approuve, elle n'est pas celle de Platon, qui insiste même par ailleurs sur son étrangeté et sur sa nouveauté.

« ...mettre les Asclépiades dans la nécessité d'ajouter à leur beau langage les noms de Vents et de Catarrhes, n'est-ce pas une chose honteuse, à ton avis ? Glaucon. — En effet, Socrate, ce sont des noms de maladies nouveaux et étranges ! »

(Platon, *La République*, Liv. III.)

Ils n'étaient pas nouveaux, au temps de Platon, ces noms de maladies, mais seulement étrangers au « beau langage des Asclépiades ». Delpeuch s'attache ensuite à montrer combien cette théorie dépaycée dans la pensée grecque s'y maintint peu et se modifia rapidement. C'est là le complément de la démonstration faite par les textes sanscrits et la preuve que l'humorisme hindou est bien uniquement tel par ses origines et ses affinités.

D'ailleurs, ce point particulier intéresse l'histoire des doctrines médicales en général, et il ne serait pas indispensable de l'avoir éclairci pour le but auquel nous tendons. Cet exposé aura cependant contribué à rendre plus claires les théories médicales auxquelles les textes que nous allons citer se réfèrent constamment.

Textes médicaux.

Nous avons réservé ce chapitre aux médecins et aux textes médicaux. La place d'honneur échoit de droit aux médecins hindous, Suçruta et Charaka. Nous ferons appel à un seul témoignage étranger, celui de Ctésias. Ctésias, médecin de la famille des Asclépiades, au cours d'un voyage aux Indes y vit répandu l'usage des bains, et en parla dans ses écrits ; l'un des passages nous a été conservé.

Ce texte se rapportant aux bains de piscine, nous parlerons d'eux tout d'abord ; nous étudierons ensuite les bains de vapeur sur lesquels les textes médicaux s'étendent plus volontiers.

Ctésias, cité par Photius, écrit à ce sujet :

« ...Il y a dans l'Inde une fontaine carrée qui a environ cinq orgyies de circonférence. Cette eau est dans un rocher. Les bords de cette fontaine ont trois coupées jusqu'à l'eau. La profondeur de l'eau est de trois orgyies. Les gens de qualité dans l'Inde s'y baignent, hommes, femmes et enfants, non seulement pour la propreté, mais encore parce qu'elle a la vertu de garantir de toutes sortes de maladies. On plonge dans la

fontaine en s'y jetant les pieds les premiers. L'eau rejette vers le haut ceux qui s'y sont précipités, et ce ne sont pas les humains seulement qu'elle rejette ainsi, mais encore tout animal vivant ou mort, en un mot tout ce qu'on y jette, excepté l'or, l'argent, le fer et l'airain, qui se précipitent au fond. L'eau en est très froide et agréable à boire. Elle fait beaucoup de bruit, comme celle qui bout dans un chaudron. Son nom indien est balladé, ce qui signifie utile. »

(Trad. Larcher. (*Hérodote*.)

Ce texte n'a peut-être que le mérite d'avoir été écrit par un médecin au iv^e siècle avant J.-C.

Né à Cnide vers la fin du v^e siècle, de la famille des Asclépiades, Ctésias s'adonne à la médecine ainsi que l'exigeait ce nom célèbre. Il fut longtemps attaché à la cour des rois de Perse en qualité de médecin, bien qu'il semble y avoir brillé moins par ses qualités professionnelles que par ses talents de négociateur utilisés par ses royaux maîtres au cours de plusieurs ambassades. Ces voyages multiples en même temps que sa situation à la cour firent concevoir à Ctésias le grand projet d'une Histoire des Royaumes de l'Asie. L'histoire de l'Inde et de la Perse furent sans doute les seules parties réalisées avant le retour de l'auteur dans sa patrie où il termina ses jours.

Ces ouvrages servirent de documents à plusieurs historiens de l'antiquité : Diodore de Sicile, Trogue-Pompée y puisèrent ; Photius cite un passage de l'histoire de l'Inde dans sa Bibliothèque et c'est le seul morceau de Ctésias qui nous soit parvenu.

Il faut certes déplorer cette perte, mais Ctésias ne semble pas avoir toujours fait acte d'historien ni trié convenablement les témoignages qu'il utilisait. Il a même souvent fait preuve d'une crédulité peu concevable. Son histoire avait toutefois assez de logique et de vraisemblance pour avoir fait douter de la véracité d'Hérodote lui-même qu'elle infirmait souvent.

Nous ne pouvions cependant négliger ce témoignage sur les bains écrit par un médecin avant la constitution des littératures médicales hindoues. Il atteste au moins l'existence d'une source utilisée en bains de piscine et peut-être même en eau de boisson. L'eau, fortement minéralisée, était employée dès sa source dans une cuve naturelle, et son usage était réservé peut-être aux gens de qualité qui s'y baignaient dans un but médical.

Avec Suçruta, ce n'est plus un passage descriptif qui est consacré aux bains, mais un chapitre de thérapeutique où il étudie les bains chauds et froids, leurs indications et leurs contre-indications.

Suçruta écrit dans son chapitre XXIV :

- Vers 57. « Le bain détruit le sommeil, l'échauffement et la fatigue, combat la sueur, le prurit et la soif, est cordial, dépuratif (1), c'est le meilleur purifiant de tous les organes des sens,
55. il détruit le trouble de la lassitude, réconforte, augmente la virilité, clarifie le sang, et stimule le feu (digestion).

(1) malahara : destructeur d'impuretés.

59. — Le bain de la tête avec du chaud est toujours défavorable pour l'œil. Le bain de la tête avec du froid est bon pour l'œil. — C'est ce qu'il faut indiquer.
60. Mais en cas d'excitation du çlesman (élément aqueux de l'organisme) et du vent (élément moteur) quand on connaît bien la force ou la faiblesse de la maladie, on peut, si on le veut, dans un but thérapeutique, employer le bain chaud de la tête.
61. De l'eau très froide par (temps) froid excite le çlesman et le vent. Très chaude par temps chaud elle augmente le pitta (élément calorique) et le sang.
62. Et (le bain) est défendu dans la dysenterie (1), la névralgie d'oreille avec fièvre et les affections du vent, chez ceux qui ont du ballonnement (abdominal), de l'inappétence, un défaut de digestion ou qui viennent de manger.
63. L'onction consécutive donne la beauté, développe la couleur, augmente le bien-être et la force du suc vital, détruit la sueur, la mauvaise odeur, le mauvais teint et la fatigue.
- 64 a. Mais pour ceux à qui le bain est interdit, l'onction l'est également. »

Ces vers résument les indications principales des bains chauds et froids tels qu'ils furent longtemps pratiqués, et le sont encore aux Indes.

L'époque bouddhique a connu les mêmes, et nous retrouverons dans I-Tsing des indications analogues que ce pèlerin chinois compare aux mœurs de son pays natal.

(1) Cf. Suçruta, Cik. XXXII, vers 25.

L'onction consécutive est une coutume bien hindoue et représente le côté paramédical, institut de beauté pourrait-on dire des bains indiens. Le sujet était oint au sortir du bain avec des huiles, parfois avec des fards. Cet usage était plus général encore après les bains suivis de massages plus spécialement orientés vers la conservation de la beauté (1).

Cette onction consécutive est à distinguer de l'onction précédant le bain, qui est un procédé thérapeutique encore en usage et dont il sera question plus loin (2).

Pour la première fois apparaît l'interdiction du bain après les repas. Cette proscription nous semble naturelle et découler d'une certaine expérience. Le fait le plus étonnant est que I-Tsing la trouve en contradiction formelle avec les coutumes chinoises. De nos jours d'ailleurs cette interdiction est admise dans un nombre assez restreint de pays ; les pays scandinaves, le monde anglo-saxon ne la connaissent pas. Faut-il y voir une tradition commune au monde oriental et

(1) L. Rousselet, *L'Inde des Rajas*. Paris, Hachette, 1877.

(2) Bains dits « à l'huile » :

La matière grasse employée avant le bain, en friction sur la tête et en massage sur le corps est exclusivement l'huile de sésame. Les corps tels que beurre clarifié (mantèque), huile de ricin font partie des bains principalement médicamenteux. Sur la tête, on ne se contente pas de faire une énergique friction de cette huile, mais on y fait un papotement. On n'épargne aucune région du corps. Mais il ne faut pas frictionner jusqu'à l'échauffement. Les masseurs professionnels sont d'une habileté remarquable et tous les muscles du corps sont massés, pétris un à un. Après être resté frotté d'huile un moment, on ne doit se baigner qu'à l'eau chaude.

(Dr Mariadassou, *Médecine traditionnelle de l'Inde*.)

au monde méditerranéen ? C'est une question intéressante mais qui ne saurait être tranchée sans de nouvelles enquêtes.

Les bains de liquide tant répandus aux Indes et dont les vertus médicales étaient connues de tous, louangées chaque jour à l'heure de la prière, n'offraient, on le conçoit, que très peu d'intérêt pour les rédacteurs des grands ouvrages médicaux. Aussi, en ont-ils peu parlé pour passer plus vite aux bains de vapeur et de sudation qui nécessitaient de multiples indications techniques et médicales. On ne conçoit pas en effet, comment Suçruta et Charaka se seraient étendus sur des points connus de tous alors que leur traité devait être une sorte d'aide-mémoire, memento résumé de la thérapeutique entière ; il faut cependant regretter qu'ils ne se soient pas autorisé de digressions sur ce point comme ils s'en sont permis sur d'autres.

Le chapitre suivant de Suçruta est consacré aux « svéda » ou bains de vapeur et de sudation.

Son plan précis permet de suivre facilement ce texte, et rendra plus aisée la lecture du chapitre correspondant, moins clair mais plus étoffé, de Charaka.

Suçruta étudie successivement les diverses sortes de bains, de svéda, ce qui est nécessaire pour les pratiquer, les cas où il faut les utiliser ou les proscrire, les résultats que l'on peut en attendre.

Voici les trente premiers vers du chapitre XXXII de la thérapeutique :

1. « Nous allons exposer le chapitre de thérapeutique concernant l'utilisation du svéda. »

2. Ainsi parla le Seigneur Dhanvantari.
3. (1) Le svéda est de quatre sortes, à savoir : le svéda de chaleur, le svéda de vapeur, le svéda d'embrocation, et le svéda de liquide. A cela se ramène la diversité de tous les svéda.
4. A ce sujet : Le svéda de chaleur se pratique en utilisant les mains, les récipients de laiton, des réchauds (2), des écuelles, du sable et des vêtements ; le sujet couché, la chaleur des membres est (obtenue) abondamment au moyen de bois d'acacia catechu (3) et de charbon.
5. Svéda de vapeur : Il faut arroser des écuelles, des pierres, des briques (ishtakâ), des boules de fer de la couleur du feu (rougies au feu) avec des eaux ou des substances acides ; il faut faire transpirer la région du corps (à soigner) après l'avoir recouverte d'un enduit de laque fraîche ; ou bien après avoir recouvert (d'un linge) une marmite pleine de jus de viande, de lait, de lait caillé, de graisse, d'acide de grain (kânjika), de décoction de feuilles destructrices du Vent (4), (et l'avoir) chauffée, il faut utiliser

(1) Texte altéré (tout le 3). Dalh. commente des expressions analogues, mais d'une autre forme. Il ajoute : « A ce sujet, du fait de l'emploi d'un chaudron, le jentâka, le karshû, le kutî, le kûpa et le holâka-sveda font tous les cinq parties du sveda de chaleur. Font partie de ûshma-sveda les six sanskara, prastara, açmaghana, nâdikumbhî et bhû-sveda. Font partie des dravasveda, le parisheka et l'avagâta. » Il tente ainsi de rapporter les catégories de sveda reconnues par Car (Sutr. XIV, 39-40), à celles de Suçruta.

(2) kanduka : ustensile à cuire les gâteaux, kandu signifie ordinairement un poêlon de métal, ou un four à gâteaux, réchaud de campagne.

(3) Khadira : Acacia catéchu, probablement aussi le danta-kâshtha.

(4) Ricin, etc...

la vapeur. Ou bien, en utilisant un vase (spécial) portant un orifice sur le côté, et disposé l'embouchure au-dessus de celle de la marmite (à infusion dont il vient d'être question), on insère dans l'orifice un tube de la forme d'une trompe d'éléphant ; il faut (ainsi) faire transpirer (la région du corps à soigner).

6. Il convient de faire transpirer, au moyen du tube en trompe d'éléphant, celui qui souffre d'un mal dû au Vent, après l'avoir confortablement placé, oint correctement et revêtu d'un vêtement lourd comme d'une couverture. Ce tube est commode, peut s'appliquer à toute partie du corps, et n'incommode pas le patient.
7. D'une longueur d'une demi-toise, recourbé trois fois en forme de trompe d'éléphant, fait en nattes (1), ce tube est utile pour faire transpirer.
8. Après avoir creusé dans le sol une fosse de la taille d'un homme, l'avoir chauffée avec des morceaux de bois d'acacia catéhu, et l'avoir aspergée de lait, de gruau aigre et d'eau,
9. après l'avoir garnie de feuilles (destructrices du Vent) (Cf. *supra*, vers 5) on peut y faire transpirer le patient étendu. Ou bien on peut le faire transpirer après avoir chauffé, comme précédemment, une (dalle) de pierre, et écarté les cendres (2).
10. Ou encore, on peut, comme tout à l'heure, faire transpirer après avoir construit (pour cela) une hutte à quatre portes, en plaçant des char-

(1) Kailinjî signifie : fait de substances propres à faire des nattes, telles que Kuça, « herbe à rubans », la canne à sucre sauvage, etc., réalisant ce que nous appellerions de la sparterie.

(2) Cf. Char. vers 47.

bons à l'intérieur de ces portes, après que (le patient) est entré (dans l'étuve).

11. Ou bien, après avoir répandu une litière de légumineuses (1) et (l'avoir convenablement ébouillantée, on peut y faire transpirer le patient étendu, enveloppé dans une natte ou quelque objet analogue ; on peut aussi faire transpirer par la même méthode en utilisant de la poussière, de la bouse de vache, de la balle, ou des débris de paille.
12. Quant au sveda de cataplasme, voici : qu'on fasse transpirer au moyen d'un enduit fait de pâtes de racines destructives du Vent, avec des poudres acides (2) et imprégnées de sel, bien onctueuses et tièdes. De la même manière, on peut faire transpirer au moyen de cataplasmes faits de Tizyphus ; de Elettaria cardomomum, de Basilic blanc, de sésame, lin ou moutarde, au moyen de krçara (3), de pâyasa (4), d'utkârikâ (5), au moyen de veçavâra (6) ou de câlvana (7), enveloppés d'une étoffe légère (8).

(1) Koçadhânyâni : toutes sortes de légumineuses (m. à m. « céréales à gousse ») dont on fait une litière, sur laquelle on fait coucher le malade. Les autres ingrédients proposés sont probablement considérés comme des substituts coûtant moins chers.

(2) Dalh. amla (acide) : aigre.

(3) bouillie de sésame, de riz et de pois (Dalh.).

(4) riz cuit au lait.

(5) sorte de bouillie de farine de froment, sucre, beurre clarifié et plantes (lapsikâ).

(6) viande épicée cuite sans os, avec poivre long, gingembre, poivre noir, mélasse et beurre clarifié (Cf. Suçr. Sûtr. XLVI, 365, 366).

(7) Cf. Suçr. Cik. IV, 14.15 : « On appelle çâlvana le Tizyphus et les drogues de sa série, avec ce qui détruit le Vent, mélange de toutes les drogues acides et avec de la chair de (bêtes de) marais et d'eau, additionné de toutes sortes de choses grasses.

(8) Dalh. précise que les cataplasmes avec kâkota, etc... et avec elâ, etc... sont indiqués en cas de vent accompagné de

13. Quant au sveda de liquide, « il peut faire transpirer quand on a plongé (le malade ou le membre malade), (en guise de baignoire) dans un vaisseau, un chaudron (1) ou un baquet rempli d'une décoction de drogues destructrices du Vent. De la même manière, on peut faire l'immersion dans du lait, du jus de viande, du potage, de l'huile, de l'acide de grain (kânjika), du beurre clarifié, de la graisse, de l'urine et asperger avec des infusions tièdes. »
14. A ce sujet (on a dit) : « les sveda de chaleur et de vapeur sont particulièrement destructeurs de çleshmam le sveda de cataplasme est destructeur de Vâta, le sveda de liquide (est indiqué) au cas où l'un des deux est associé à Pitta. »
15. « Quand le Vent est accompagné de kapha et d'obésité il faut provoquer la sueur à la faveur ou de la chaleur à l'abri du vent, ou d'une couverture lourde, ou d'une lutte, d'une course, d'un exercice, de l'enlèvement d'un fardeau ou d'une colère (2). »
16. Et à ce sujet, il y a (ces vers) :
« Le sveda qui est dit quadruple (3) s'emploie

pitta, ceux avec sésame, lin, etc... en cas de Vent accompagné de kapha, tandis que les veçavâra et çalvâna s'appliquent au cas de vâta seul.

(1) *koshnakatâhe*, dans un chaudron tiède. Autre lecture : *koshthe katâtâhe* : dans un grenier, dans un chaudron... ; mais Vâg. au passage correspondant (A. H. Sûtr. XVII, 11) lit... *kundam*..., d'après cela, il faut lire plus vraisemblablement ici : *kunde katâhe*... et traduire : « dans un vaisseau, dans un chaudron... » Vâg. A. S. Sûtr. XXVI (t. 1, p. 132 dern. ligne) lit *katâhe kunde dronyâm vâ*.

(2) Cf. Car. Sûtr. XIV, 63, Vâg. A. H. Sûtr. XVII.

(3) Cf. *supra*, vers 3.

de deux manières : sur le corps tout entier, ou (seulement) sur un membre du corps. »

17. Certains des patients pour lesquels un sternutatoire est à prescrire, et aussi (pour qui) un clystère (baṣṭi) (est à prescrire) ainsi que ceux qui doivent être purgés sont considérés comme pouvant être soumis au sveda auparavant.
18. Doit être soumise au sveda après-coup, une fois l'expulsion terminée, celle qui, présentant un fœtus mort, ne présente pas de contre-indication. Celle qui a normalement accouché à terme doit être ensuite soumise au sveda par le (médecin) averti.
19. Doit être soumise au sveda avant et après (l'intervention chirurgicale) celui qui a une fistule à l'anus, celui qui a des hémorroïdes et l'homme atteint de gravelle. Nous indiquons les autres (de ceux devant être soumis au sveda) dans le (cours du) traité.
20. Quand le corps n'a pas été oint et n'a pas reçu de graisse (à l'intérieur), le sveda ne doit en aucune façon être appliqué par ceux qui connaissent (les règles des) sveda. On voit communément qu'un morceau de bois non graissé se brise aisément en pièces quand il est soumis à des procédés de sveda (1).
21. Une fois imbibées de graisses, les impuretés qui se trouvent dans les éléments (corporels) et qui, installés comme en leur lieu propre, sont fixées dans les conduits, arrivent à la fluidité grâce aux sveda bien employés, gagnent un viscère

(1) Texte obscur. Un passage analogue de Charaka est clair. Sûtr. 14, 5. Mais s'agit-il bien de la même expérience ?

- creux (1) (et sortent) du corps sans qu'il en reste.
22. Le sveda peut provoquer le flambloiment du feu (intérieur), la souplesse, la clarté de la peau, l'assurance à manger (le bon appétit), la propriété des canaux ; il détruit la somnolence et la lassitude, il fait rapidement mouvoir les articulations raidies (quand il est) employé à propos (2).
23. Un flux de sueur, la diminution de la maladie, le soulagement, la recherche du frais et la souplesse : voilà les signes présentés par le malade soumis correctement au sveda ; quand il est soumis au sveda incorrectement, c'est tout au rebours.
24. Quand il est soumis au sveda exagérément, il y a gêne dans les articulations, brûlure du sang, éruption de pustules, excitation du pitta et du sang, évanouissement, vertige, chaleur, soif et asthénie ; en telle circonstance, il faut promptement prescrire (3) du froid.
25. Celui qui a la jaunisse, celui qui a de l'altération des urines, du sang et pitta, (celui qui saigne), celui qui souffre de consommation, d'un syndrome abdominal, qui souffre par l'effet du poison, qui souffre de soif et de vomissements, la femme enceinte, celui qui a bu de l'alcool :

(1) *koshthā* : tube digestif, vessie et réceptacles du sang, désigne tout viscère creux.

(2) Dalh. indiqué qu'il s'agit du sveda fait avant la lubrification extérieure ou avant la lubrification intérieure.

(3) en corrigeant *tûshnam* pour *tûrnam*, Vangasena (LXXVI, 17) et Cakr. (LXIX, 14) qui reproduisent ces vers avec variantes doivent se traduire : celui qui connaît la pratique doit mettre en œuvre, en ce cas, du froid. Ce qui n'altère pas le sens général.

- voici ceux qu'il ne faut pas soumettre aux sveda pas plus que celui qui est atteint de diarrhée.
26. Du fait du sveda, leurs corps vont à leur perte, et leur troubles en deviennent incurables. Curable par les sveda est l'asthénique, (de même) que celui qui ne digère pas sa nourriture. Au cas où ces deux-ci se présenteraient, il faut les soumettre aux sveda.
27. Chez ceux (qui viennent d'être énumérés) il peut y avoir (cependant) des maladies à traiter par les sveda ; en ce cas le (praticien) averti peut leur appliquer des sveda doux, du même genre que ceux qu'on utilise sur le cœur, les bourses, et les yeux (1).
28. Il faut appliquer tous les sveda à l'abri du vent et chez un sujet qui a déjà digéré sa nourriture, dont le corps est oint de substances onctueuses et après avoir couvert les deux yeux de choses froides (2).
29. De plus, il faut constamment toucher le cœur de celui qu'on est en train de soumettre au sveda avec choses froides (3).
- (Le sujet) une fois bien soumis au sveda, massé, baigné doucement avec de l'eau chaude,
30. Convenablement oint et vêtu, est placé dans une chambre à l'abri du vent ; on doit l'alimenter et on doit lui assigner tout régime qui n'exagère pas les sécrétions. »

Le texte de Charaka est plus de deux fois plus important ; il apporte des renseignements complé-

(1) Cf. Caraka Sûtr. XIV, 10.

(2) Cf. Cik. XXIV, 59. Car. Sûtr. XIV, 11.

(3) Car. Sûtr. XIV, 12.

mentaires intéressants, notamment en ce qui concerne les « jentâka » ou étuves médicinales, aussi le citerons-nous immédiatement à la suite.

Voici les 70 vers concernant les bains médicaux dans l'œuvre de Charaka, chapitre XIV de la première partie :

1. « Nous allons à présent exposer le chapitre relatif aux sudorifiques. »
2. Dit le Seigneur Atreya,
3. Ensuite on enseignera les sudorifiques par lesquels, quand on en use en suivant la règle, se calment les maladies curables par les svêda (1), et provoquées par Vâta et par Kapha.
4. Grâce à un sudorifique mis en œuvre après une onction grasse, le Vent est maîtrisé, les excréments, les urines et le sperme ne sont plus aucunement en rétention.
5. Même quand il s'agit de courber (de rendre leur souplesse à) de simples morceaux de bois sec (2), la règle est de se servir (auparavant) de graisses et de vapeurs chaudes : *a fortiori* quand il s'agit d'hommes vivants (3).
6. Approprié à l'affection, à la saison, et au patient, ni trop chaud, ni trop tiède, préparé à base de substances (médicinales), (appliqué) à l'endroit convenable, le sudorifique (peut être alors) considéré comme efficace.
7. Quand la maladie, le froid, et l'organisme sont (4) d'une grande violence, (il faut pres-

(1) car il y en a de non curables par ces sudorifiques : voir Suçruta, cik. XXXII, 35 et Cakradatta sur ce passage.

(2) Cf. Suçruta, Cik. XXXII, 20.

(3) Autre leçon : le corps vivant.

(4) Il y a le singulier dans le texte, mais Cakradatta fait se

crir un) grand sudorifique ; quand ils sont faibles, un sudorifique faible ; quand (enfin) ils sont d'une force moyenne, (un sudorifique) moyen est salulaire.

8. Dans les cas où l'on affaire au Vent et à l'élément aqueux réunis, ou au Vent, ou à l'élément aqueux (séparés), le svéda est prescrit ; à la fois, (ou) onctueux, (ou) sec.
9. Quand le Vent a gagné l'estomac, un sudorifique d'abord sec est salulaire, quand l'élément aqueux se trouve dans l'intestin, (est salulaire) le svéda d'abord onctueux (1).
10. On doit soumettre aux sudorifiques avec ménagement, ou bien même pas du tout, le cœur et les yeux (2) ; moyennement les aines, autant que l'on veut le reste du corps.
11. (Le patient) peut être soumis aux sudorifiques après que l'on a recouvert ses yeux avec des étoffes bien propres, ou avec une boule de pâte de froment, ou avec des feuilles de *Nelumbium speciosum* ou de *Nymphéa cœrulea* (3).
12. Avec des rangées de perles froides, avec des soupapes froides, avec des lotus ou (même) les mains humectées d'eau, on doit toucher le cœur (4) de celui qui est soumis à un sudorifique.
13. Quand (la sensation de) froid ou (de) douleur

rapporter le mot mahâbala — très fort — à la fois à la maladie, au temps froid et au malade. Cf. le début du vers 6.

(1) Cakradatta rappelle que l'estomac est le siège de l'élément aqueux qui doit être combattu par le sec, s'est pourquoi il faut employer un svéda d'abord sec.

(2) Cf. Suçr. Cik., XXXII, 27.

(3) Cf. Suçr. Cik., XXXII, 28.

(4) Cf. Suçr. Cik., XXXII, 29.

a cessé, quand disparaît (la sensation de) raideur et de lourdeur, quand le sudorifique est devenu tiède, il est bon d'arrêter la sudation.

14. L'excitation du Pitta, l'évanouissement, l'épuisement, la soif, la chaleur (brûlure de la peau), l'asthénie des membres par suite du sudorifique (telle est) la symptomatologie chez celui qui a été soumis au sveda avec exagération.
15. La prescription complète indiquée (au chapitre) relatif à l'alimentation (régime saisonnier) pour la saison chaude, doit être appliquée chez celui qui a été exagérément soumis aux sudorifiques ; (régime alimentaire) onctueux et froid.
16. Chez ceux qui usent habituellement de liqueurs alcooliques, chez la femme enceinte, chez ceux qui ont (un excès) de sang et pitta, de pitta, qui ont de la diarrhée, qui sont secs, qui ont les urines sucrées,
17. Qui ont des tumeurs inguinales (2) engorgées et tombées (dans les bourses ?), qui éprouvent des troubles par le fait du poison ou des spiritueux, qui sont fatigués, qui ont perdu connaissance ;

(1) Cakradatta dit que les astringents engendrent le Vent et que les sudorifiques sont précisément contre-indiqués en cas de Vent.

(2) bradhna est glosé par guda par Cakr. cette traduction est peu vraisemblable. Cakr. a voulu retrouver dans l'expression bhrashtabradhna l'expression bhrashtaguda — prolapsus du rectum — et attribué arbitrairement le sens de guda à bradhna. Les autres éditions lisent vradhna et nâdī leçon aberrante. Or, le bradhna (ou vrd̐dhi) est décrit par Charaka, Ch. XVIII, 36, comme une tumeur allant de l'aîne dans les bourses. La prohibition du sveda dans ce cas est d'accord dans ce cas avec la prohibition du sveda sur les bourses et la recommandation de le faire très légèrement sur les aînes (Ci-dessus vers 10), bhrashtabradhna signifie donc tumeur inguinale tombée (dans les bourses) soit hernie, bubon, épидидymite, œdème, etc...

chez les obèses, chez ceux qui ont des altérations des urines dues au pitta,

18. Qui sont assoiffés, affamés, irrités, affligés, atteints d'une jaunisse ou d'un syndrome abdominal, atteints de troubles visuels, atteints du mal de pléthore, ou blessés.
19. Chez ceux qui sont déshydratés, dont le suc vital est épuisé ou ceux atteints de troubles visuels, le praticien ne doit pas mettre en œuvre de sudorifique.
20. En cas de rhume, de toux (1), de hoquet et d'essoufflement (2), de manque d'agilité, de douleur d'oreille, de nuque ou de tête, d'extinction de voix, de serrement de la gorge,
21. De paralysie faciale, de paralysie d'un seul membre ou de tous les membres, ou d'un seul côté, d'inflexion du corps, de rétention et d'obstruction des organes creux, de suppression du sperme, ou de bâillements (3),
22. Quand on souffre du flanc, du dos, de la hanche (4) ou du ventre, dans les cas de paraplégies, de dysurie, d'augmentation de volume des bourses, de douleur contondante dans les membres,
23. Quand on est pris de douleur des pieds, des genoux, des cuisses ou des mollets, même s'il y a enflure, en cas de crampes, d'absence de digestion (5), de froid, de tremblement, de douleurs des chevilles,

(1) phtisie (nous donnons ici en notes l'interprétation médicale la plus vraisemblable en tous cas la plus fréquemment admise).

(2) asthme.

(3) Bâillements fréquents ou, au contraire, trismus : Cakr, comment.

(4) sciatique.

(5) Ama désigne spécialement une diarrhée violente avec

24. De douleurs, de contraction et d'étirement de sommeil avec raideur et pesanteur, et des perturbations de tout le corps, l'emploi des sudorifiques est dit salutaire.
25. On pourra faire pratiquer un sudorifique au moyen de boulettes (1), en utilisant pour cela des bouillies de sésame, de poids, de *Dolichos uniflorus*, de beurre clarifié aigri, d'huile et de viande, de riz au lait, de *krçara* (2), de viandes.
26. (Ou bien) avec des excréments de vache, d'âne, de chameau, de sanglier, de cheval, avec des graines d'orge mélangées de paille, avec des sachets de sable, de poussière, de pierres, de fientes séchées, de ferraille,
27. il faut soumettre au sudorifique les sujets qui ont un tempérament de çleshman, et il faut traiter avec les premiers ingrédients (vers 25) les sujets à tempérament de vent. Ces substances sont recommandées séparément dans les *prastara sveda* (3).

glaires et, semble-t-il, lientérie ; mais ici il ne s'agit pas essentiellement d'une diarrhée puisque le sudorifique est interdit en cas de diarrhée (cf. vers 16) alors qu'il est ici prescrit. Il est plus probable qu'il y faut voir l'indication d'une maladie par absence de feu, par insuffisance de cuisson des aliments.

(1) *Pinda* désigne toute espèce de boulettes (surtout de nourriture).

(2) *Krçara* plat de riz bouilli avec du sésame et des épices.

(3) *Prastara sveda* les sudations où le patient est étendu sur une litière.

Il s'agit donc dans ces trois vers d'une sorte de *sveda* de litière, avec cette différence que les ingrédients sont disposés en boulettes en une couche continue suffisante pour le patient ou le membre malade et ces boulettes seraient enveloppées ou non dans des linges (vers 41).

Ce qui fait pencher en faveur de cette interprétation est que le *sveda* de cataplasme sera exposé plus loin (v. 35), et que, ici

28. Dans les chambres souterraines (1) (les caves), les étuves, les maisons à chambres chaudes, après qu'on les a chauffées au moyen de charbon sans fumée le patient convenablement oint se soumet à la sudation avec confort.
29. « La chair d'animaux domestiques, de marécage ou d'eau ; le lait, la cervelle de bouc, le milieu du corps, la bile et le sang de sanglier, les oléagineux (2), le sésame, et le riz » (sont propices).
30. Qu'après avoir fait bouillir ces choses, l'excellent praticien, au courant des distinctions de lieu et de temps, veillant à l'à propos (de cette thérapeutique), fasse pratiquer le sudorifique à tube.
31. Avec des feuilles de *Crataeva nurvala*, *Tinospora cordifolia*, ricin, *Moringa pterygospermum*, radis et moutarde, avec des feuilles de *Adhatoda vasica*, bambou, *Pongamia glabra*, *Calotropis gigantea* et de *Coleus aromaticus* ;
32. Avec des feuilles de *Moringa pterygosperma nigra*, *Barléria cristata*, *Echites grandiflora*, Basilic rouge (3) et petit Basilic (4), en faisant bouillir dans l'eau (ces divers ingrédients) on peut pratiquer le sudorifique à tube.
33. Avec le *Carum copticum* et les cinq racines (5), avec de l'alcool, du petit lait, des urines et des acides associés à des graisses, on peut faire pratiquer le sudorifique à tube.

aussi, il est question d'abord de nourritures diverses, ingrédients coûteux, puis ensuite de substituts grossiers et économiques (vers 25 et 26) comme dans Suçruta (ci-dessus, vers 11).

(1) Bhûsvedârthesu grhesu bhûgrhesviti, Cakr.

(2) Graines de ricin, etc... (Cakr.).

(3) V. ç. S. = raktatulasî.

(4) V. ç. S. = ksudratulasî.

(5) Plusieurs groupes de cinq racines sont désignés par ce nom. Cf. Suçr. Sûtr. XXXVIII.

34. Ces bouillons doivent être employés dans une cuve à eau, et l'on doit faire faire en vue de l'application du sudorifique des cuves de beurre clarifié, de lait et d'huile.
35. Fait avec des farines de blé et des farines d'orge mélangées d'acides, avec de la graisse, du grain fermenté et du sel, le cataplasme est recommandé.
36. On peut appliquer des cataplasmes (faits) avec des parfums, du grain fermenté pour l'alcool, avec *Celtis orientalis*, *Anethum sowa*, avec *Linum usitatissimum* associé à *Costus speciosus* et des huiles.
37. (Le patient) peut recevoir un cataplasme fait de peau, pourvues de poils, non macérées, ayant la propriété d'être chaudes (1), et, à défaut,, d'étoffes de soie ou de laine.
38. On doit détacher le jour (le cataplasme) attaché la nuit et détacher la nuit celui qui a été posé le jour afin d'éviter la brûlure (2), mais quand il fait froid il peut avoir une plus longue durée (d'application).
39. « La mixture, la litière, le tube, l'arrosage, l'immersion, l'étuve, le bloc de pierre, la fosse, la hutte, le sol et la jarre, le holaka-sveda (vers 60-61) et
40. Le puits », sont les treize choses qui provoquent la sudation. Je vais les exposer toutes telles quelles à la suite les unes des autres
41. A ce sujet, il faut savoir que le sudorifique à mixtures est une mise en sudation (réalisée) au

(1) Cakr. = provenant d'animaux de marécage, etc...

(2) Chakr. Brûlure : brûlure du sang... Vidâha raktâdivi-dâhah.

moyen de boules, telles qu'il a été déjà dit (vers 25) mises ou non dans des étoffes.

42. Il faut savoir que le sudorifique avec litière est une mise en sudation sur une litière de céréales, de graines à gousses et de balle ou (encore) de de viande cuite aux épices, de riz au lait, de krçara, d'utkârikâ, etc... (1), (enveloppés) dans une couverture de dessus de soie ou de laine, ou dans une couverture (contenant, ou faite avec) des feuilles de ricin blanc, de ricin rouge, et de *Calotropis gigantea* (étendue) au dessus du (patient) convenablement oint sur tout le corps et allongé.
43. (Le patient), le corps oint de graisses préparées avec des drogues destructrices du Vent, doit prendre la vapeur de substances propres à faire les sudorifiques, (c'est-à-dire) encore des racines, des fruits, des feuilles, des pousses, etc... (déjà mentionnés) ou bien de la viande, de la cervelle de bête ou d'oiseau, ou bien d'urines, du lait, etc... ; convenablement associées à des acides, à du sel et à des graisses, toutes ces substances sont bouillies dans une marmite qui ne laisse pas échapper de vapeur. (Le patient doit prendre cette vapeur) au moyen d'un tube fait soit avec une canne à sucre, soit un segment de bambou, soit des feuilles (tressées en nattes (2) et roulées en un tube creux) de *Pangamia glabra* ou de *Calotropis gigantea*, (tube) ayant la forme d'une extrémité de trompe d'éléphant, longue d'une toise ou d'une demi-toise, formant un conduit d'un pourtour de un quart

(1) Cf. Suçr. Cik., XXXII, 12.

(2) Cf. Suçr. Cik., XXXII, 7.



La fumigation
au moyen du tube en trompe d'éléphant.

D'après un bas relief du temple d'Angkor. Cl. Dr Muraz.

et de un huitième de toise (respectivement) à la base et à l'extrémité, avec les interstices entièrement enveloppés de feuilles destructrices du Vent, coudé deux ou trois fois. La vapeur, qui (grâce à cette disposition coudée deux fois) ne suit pas un chemin direct (1), dont l'ardeur et la violence sont brisés, ne brûlant pas la peau, fait transpirer agréablement ; c'est le sudorifique à tube.

44. Après avoir rempli des marmites, des arrosoirs, (2), ou des tubes (3) de bambou avec des décoctions tièdes encore à base des racines, etc., (anti) venteuses, (anti) hyperventeuses, il faut asperger le (malade dont le) corps est oint de graisses convenablement préparées et recouvert d'une étoffe ; c'est l'aspersion
45. L'immersion dans un récipient d'eau chaude avec une décoction destructive du Vent : lait, huile, beurre clarifié et jus de viande ; c'est, dit-on (vulgairement) (4), l'immersion.
46. Or donc, celui qui veut faire une jentâka doit examiner le terrain. A cette intention, dans une pièce de terre de qualité (5) considérée comme propice (6), de couleur noire ou de couleur

(1) Leçon du ms. kaçmiri (Bibl. nat. scrt. 1304) collationné par Cordier anrjugâmî plus satisfaisante que anurdhvagâmî : qui ne va pas haut.

(2) Vârsulikâ (Cakr.), varsalikâ (kaçm.) varsunika dérivé de varsa = (vase) qui fait (°nikâ) la pluie ou qui est doué de pluie (°likâ), glosé par (vase) qui fait mille courants, évidemment *arrosoir*.

(3) Tuyau de bambou ou de Arundo karka, venunala nâdî.

(4) Cakr. : Ce qui est bien connu vulgairement.

(5) C'est-à-dire fertile (Cakr.).

(6) praçaste manque au ms. Bibl. nat. 1304. Cakr. glose : exempte de chaume (?) et de charbon.

d'or (1), sur la rive méridionale ou occidentale d'une réserve d'eau quelconque : eau courante ou étang (2), dans un lieu ayant un accès aisé vers l'eau, égal et bien isolé, construisez à sept ou huit coudées du rivage un pavillon exposé à l'est ou au nord, vis-à-vis d'un emplacement propice au bain (3), un pavillon (4) d'au moins seize coudées de hauteur et de diamètre bien rond, fait en pisé, et comportant plusieurs entrées d'air.

A l'intérieur de ce pavillon, on doit établir tout le long de la paroi jusqu'à la porte une banquette large et haute d'une coudée. Construisez au milieu de cette hutte un réceptacle à charbon (5) en forme de pilier, de la dimension d'un homme qui ne dépasserait pas quatre coudées (6), fait de terre, (mais) disposé à la façon

(1) Cf. passage correspondant : Sûtr. XXVI (t. I, p. 134, ligne 6) lit. *suvarnavarnamrttike* : dans de la terre couleur d'or.

(2) *parivâha*, texte du ms. 1304 et de Vâg. A. S. Sûtr. XXVI (t. I, p. 134, ligne 6) les autres textes, dont celui suivi par Cakr. lisent *parivâpa*, étang large et oblong (= *dirghikâ* selon Cakr.).

(3) Textuellement : gué, emplacement où l'on se baigne d'ordinaire, emplacement de bain.

(4) *kûzâgâramiti vartulâgâram*, Cf. Burnouf Lotus, 422, maison en pointe, il s'agit donc d'un pavillon rond à forme pointue. Autre version : chambre culminante dans les palais à plusieurs étages, les pièces les plus élevées se terminent en pointe, mais bien que ces combles soient en général de forme pointue cette version n'a évidemment rien à faire avec le texte.

(5) *kandu* désigne un poëlon de métal, c'est pourquoi on dit ici (réceptacle de terre) « qui tient lieu de poëlon de métal » Cakr. lit. *kumbha* : jarre, qu'il glose par « foyer (dont la) partie chauffante est en forme de jarre ».

(6) Texte adopté : *kiskumuktam dvipuramânânam*. Ms. kaçm. Bibl. nat. 1304, p. 79 et Vâg. A. S. Sûtr. XXVI (t. I, p. 134, l. 12) variante *pramânânam* au lieu de *mânânam* Cakr.

d'un brasero de métal, percé de nombreux petits trous, et muni d'un couvercle. Après l'avoir rempli de morceaux de bois d'acacia ou de shorea, on allume. Puis, quand on constate (1) que les morceaux de bois sont bien embrasés, et que la fumée est dissipée, que cette chambre à feu est tout entière échauffée par le feu et portée à la température convenable pour la sudation, on y fait entrer le patient après lui avoir frotté les membres d'onguents destructeurs du Vent et l'avoir enveloppé dans une étoffe ; et tout en l'y faisant entrer on lui donne les instructions suivantes : « Mon cher, entrez pour le bien et pour la santé. Après être entré et monté sur cette banquette, il faut que vous vous couchiez d'un côté ou de l'autre à votre aise, et même si vous avez un malaise irrésistible par sudation, vous ne devez pas quitter cette banquette (même) jusqu'à expiration de la vie. En effet, une fois en bas (de la banquette), et de ce seul fait, incapable d'atteindre la porte par suite de l'évanouissement irrésistible par sudation, vous pourriez sur le champ détruire votre vie ; c'est pourquoi il ne faut en aucune façon quitter cette banquette. Vous reconnaîtrez le moment où vos sécrétions s'en sont allées, où le visqueux de votre sueur a convenablement coulé, où vous avez tous vos conduits débarrassés, où vous êtes devenus léger, où les sensations d'engour-

{Lahore) lit : *catuskiskumâtrapurusapramânam* ayant la taille d'un homme qui mesurerait 4 coudées (environ 2 mètres). Ed. J. Vid. S. et Bombay lisent comme Cakr. sauf pour *°mâtram p°*.

(1) Texte adopté *sa yadâ jâniyât...* (mms. Kaçm., p. 79, Vâg A. S. Sûtr. XXVI, t. 1, p. 3141, 14). Cakr. propose une autre leçon qui oblige à traduire : toi qui dois toujours connaître...

dissement (1) de raideur et d'assouplissement sont dissipées.

« Alors en suivant la banquette vous devez aller vers la porte et après être sorti, vous ne devez pas toucher tout de suite à de l'eau froide (2) (ceci) afin de préserver les yeux, mais bientôt, quand votre échauffement et votre langueur seront dissipés, et que vous aurez été aspergé, selon la règle, d'eau tiède, vous devez manger. » C'est le sudorifique (dit) jentâka.

47. Après avoir fait chauffer un bloc de pierre (un monolithe) de la dimension d'un lit avec des bois destructeurs du Vent enflammés,
48. Après avoir écarté tous les charbons et aspergé d'eau chaude cette dalle (et l'avoir) recouverte de soie ou de laine, voici ce qu'il faut faire :
49. Sur cette dalle, le corps soigneusement oint, on pratique le sudorifique, en dormant assez confortablement bien enveloppé de coton (3), de peaux, de manteaux de soie, etc... ; c'est ce que l'on appelle le sudorifique sur la dalle de pierre.
50. Le sudorifique à fosse est maintenant exposé : un (homme) expert en « répartition des emplacements » doit creuser au-dessous d'un lit une fosse, puis il doit emplir cette fosse de charbons enflammés, sans fumée ; sur la couche au-dessus de ce (fossé), on pratique confortablement en dormant le sudorifique.

(1) vibandha qui signifie encerclement désigne selon toute évidence d'après le contexte l'engourdissement des membres, mais Cakr. entend malavibandha l'obstruction, la rétention des impuretés, version qui n'est pas intelligible.

(2) ms. Kaçm. : « vous qui ne devez pas entrer dans l'eau froide... » (anupraviçethâh) id. Vâg. A. S. Sûtr. XXVI, t. 1, p. 135, ligne 2.

(3) Var. raurava, peau de cerf Ruru.

51. Après avoir fait une hutte de hauteur et de diamètre modérés, de forme ronde, sans fenêtre, ayant un mur massif, il faut y faire du feu (1) de (substances telles que le *Costus speciosus*.
52. Au milieu de la hutte, le praticien doit préparer une couche bien faite avec des manteaux, des peaux, des étoffes de soie, housses (de laine), des couvertures (de laine) (2) et des couvertures (de laine) (à longs poils).
53. Après que l'on a environné entièrement cette (couche) de réchauds remplis de charbon, le (patient) doit s'étendre dessus une fois oint. Il pratique le sudorifique commodément.
54. C'est la technique du sudorifique « sur bloc de pierre » qui est prescrite (pour accomplir) le sudorifique « par terre » sur un sol considéré comme bon, sans vent, égal,
55. Il faut enfoncer à moitié, ou aux trois-quarts, dans la terre une jarre pleine de décoction de (plantes) destructrices du Vent, et par dessus, il faut disposer un lit,
56. Ou bien un siège avec une couverture pas trop épaisse. Alors on doit jeter dans la jarre après les avoir bien chauffées des boules de fer
57. Et des pierres. Grâce à la vapeur (produite) par celà, celui qui se trouve sur ce (lit ou sur ce siège) transpire aisément, une fois qu'il a les membres bien enveloppés et qu'il est bien oint avec des graisses qui détruisent le Vent.

(1) Nous utilisons ici la leçon du Mss. Kaç. qui dit lit. sam-pradipayet, il faut faire du feu. Le sens donné par le texte : enduire de ne nous paraît pas satisfaisant.

(2) kambala Vâg. A. Hrdaya Cik. I, 143 est traduit en tibétain par couverture de (peaux) de chevreau.

58. Il faut faire un puits de la largeur d'un lit et du double de profondeur dans un lieu sans vent et considéré comme bon, (il doit être) bien nettoyé à l'intérieur.
59. Sur (ce puits), après qu'il a été chauffé et rempli avec des excréments (1) enflammés d'éléphant, de cheval, de vache, d'âne et de chameau, et qu'il a été bien recouvert, (le malade) bien vêtu et oint transpire commodément.
60. Il faut enflammer un amas (2) (disposé en foyer) d'excréments tels que ceux qui ont été dits, et il faut préparer au-dessus une couche de la dimension d'un lit
61. Une fois que l'amas est bien brûlé et ne fait plus de fumée, bien couvert, dormant, oint, (le patient) transpire aisément.
62. C'est là le sudorifique « holâka » qui est déclaré agréable par le Maharshi. Tel est, dans ses treize modes, le sveda qui utilise les propriétés du feu.
63. La gymnastique, un local chaud, une couverture lourde, la peur (3), l'éternuement (4), boire (5),

(1) Il est difficile de savoir dans quelle mesure les excréments utilisés sont considérés comme simple combustible ou comme ayant des vertus médicinales. Personnellement nous inclinons vers le premier avis. Les excréments sont aux Indes, l'un des principaux combustibles et au Tibet, le seul, connu sous le nom générique d'argol, il est utilisé même à la métallurgie des métaux rares ; Cf. Ouvrages de M^{me} A. David-Néel (t. II), p. 77. Paris éd. 1926, ainsi que le récit du R. P. Huc, Dans le Thibet.

(2) dhîtikâ sorte de foyer fait de bouse de vache, etc... deséchée. Cakr.

(3) Leçon de ms. Bibl. Nat. 1304 médiocre mais préférable à la leçon habituelle : ksudhâ, la faim.

(4) ksut lecture du mms. 1304 et non ksudhâ : non pas faim mais éternuement.

(5) Cakr. boire beaucoup de spiritueux, il adopte la lecture bahupânam.

se mettre très fort en colère, le cataplasme (1), la lutte et la chaleur (du temps),

64. Sont les dix choses qui font transpirer l'homme sans qu'on emploie (2) le feu « dit-on ». Le sudorifique est de deux sortes : en relation avec les propriétés du feu ou non (en relation avec le feu).

65. Appliqué à un membre isolé ou à tout le corps, onctueux ou aussi sec », ce qui concerne ce sudorifique qui est caractérisé par ces dualités est (maintenant) bien connu.

66. « L'homme qui a été frotté de graisses après qu'il a suivi un traitement par les sudorifiques et qu'il a transpiré, doit observer la diète et le jour où son corps a été mis en transpiration, il doit s'abstenir d'exercice ; »

A ce sujet il y a des vers :

67. Le sudorifique, (ses règles :) de quelle façon il agit, et pour quels (sujets il est prescrit), et dans quel mode (il doit être prescrit), dans quelle région du corps il est salulaire, et quelle façon il est appliqué à propos, et aussi quelle région doit (en) être préservée,

68. les symptômes (présentés par) celui qui a été soumis aux sudorifiques (normalement) et celui qui a été trop soumis aux sudorifiques ainsi que le remède pour ce dernier, ceux qu'il ne faut pas soumettre aux sudorifiques, ceux qu'il est à propos d'y soumettre, les drogues pour sudorifiques, l'exécution,

(1) Le cataplasme est de deux sortes : avec feu et sans feu la première se rattache au sankarasveda ; cf. vers 42, c'est de la seconde qu'il s'agit ici.

(2) agnigunâdrte doit nécessairement contenir une négation, on doit donc lire agniguna-adrte.

69. Le sudorifique dans ses treize modes (avec feu) et dans ses dix modes sans feu et, en résumé ; les six sudorifiques sont décrits dans le chapitre sur les sudorifiques.
70. Ce qu'il faut dire à propos des sudorifiques a été énoncé par le Marharsi et doit être recueilli par les disciples. L'instructeur est Punarvasu.

Il y aurait bien des remarques importantes à faire sur ces deux textes, nous nous contenterons d'un commentaire assez succinct, quand ce ne serait que pour éviter de tomber dans les mêmes excès que les auteurs hindous anciens et récents et d'avoir à citer leurs interprétations parfois fantaisistes.

On ne peut cependant passer sans comparer certains passages, ou confronter des souvenirs.

Nous verrons que l'époque bouddhique fit grand cas des jentaka, des étuves, et que le don d'une étuve à une communauté de moines méritait de hautes récompenses. Nous verrons que le Bouddha Çâkyamuni indiquait et recommandait l'usage des bains médicaux et des sudations. C'est une preuve de ce que ces pratiques thermales profondément hindoues furent, un temps, partie de la vie des communautés, s'exportèrent en même temps que le bouddhisme sinon avec lui et gagnèrent ainsi le Tibet, l'Asie centrale, la Chine, l'Insulinde, l'Indo-Chine.

Du point de vue de la technique médicale, ces bains ne nous apprennent actuellement rien de nouveau. Nous connaissons des méthodes analogues de bains liquides chauds ou froids, locaux ou généralisés, de

bains secs, de bains de sudation locaux ou généralisés. Nous verrons plus loin où et comment ils sont ou furent pratiqués ; ils ne firent d'ailleurs, dans bien des cas, que reproduire les bains hindous qui restent ainsi les plus anciens connus.

Un autre point nous arrêtera tout d'abord que nous aurions voulu pouvoir envisager à la lumière de notions plus précises ; mais il est difficile de compléter sur ce sujet nos connaissances pharmacologiques et de matière médicale : — Quelles sont les plantes médicinales souvent nommées et quelles sont leurs vertus ?

Si nous pouvions répondre avec certitude, l'intérêt des textes précédents serait augmenté. Malheureusement, bien des matériaux manquent encore. Les noms sanscrits des plantes sont loin de permettre toujours l'identification, et arrêtent par cela même toute recherche ; quand les espèces sont connues, les vertus médicinales ne sont pas toujours définies par notre pharmacologie, et l'on ne peut en tirer de conclusion utile.

Tel n'est pas, heureusement, le cas pour toutes les plantes signalées dans nos textes, et nous allons pouvoir envisager les espèces identifiées les unes après les autres en indiquant les vertus médicinales que leur reconnaissent les pharmacologies anglaises et françaises.

Au vers 31, Charaka préconise l'utilisation de *Calotropis Gigantea* ; parmi les diverses sortes d'Asclépiades, la pharmacologie occidentale reconnaît *Calotropis*

Gigantea comme possédant une très grande activité. Connue en Europe sous le nom de Muraar, elle a reçu par la suite celui de Mercure végétal, et a été préconisée dans le traitement de la lèpre et de la syphilis.

Crataeva est connue en Europe où ses feuilles ont été utilisées en infusions contre la bronchite et l'asthme.

Adhatoda ou Carmantiné. Peu connue de la pharmacologie française est encore utilisée dans la pharmacologie britannique sous le nom de noyer de Malabar. La racine et les feuilles sont utilisées en infusions et en extrait comme antispasmodique dans l'asthme, la toux quinteuse, les fièvres, une drogue analogue constitue le fébrifuge le plus usité aux Indes ; une espèce voisine fait partie de l'Elixir américain de Courcelles.

Carum Copticum ou Ammi, carminatif inusité en Europe, sauf pour la fabrication du Thymol que ses séminoïdes contiennent en grande quantité.

Echitès fournit un fébrifuge utilisé aux Indes depuis longtemps ; étudié par Hess et Jobst, il a donné plusieurs alcaloïdes : la Ditamine et la Ditaïne. Cette drogue a eu sa vogue en Europe comme succédané du quinquina.

Au vers 36, *Anethum Sowa* ou Aneth des Indes. Ciamician et Silber en ont extrait un apiol : le Dillapiol.

Cette courte liste n'a pas la prétention de montrer que les plantes prescrites dans les sueries sont toutes des espèces aux vertus médicinales merveilleuses et

appropriées à chaque cas. Mais elle évitera de tomber dans l'excès inverse et d'affirmer que les indications des drogues sont pure fantaisie. Peut-être en effet, pourrions-nous, en connaissant chaque plante, montrer que sa prescription est judicieuse. Il ressort de cette liste que les plantes indiquées par Charaka contre le Vent ont toutes des vertus antispasmodiques reconnues et ont été utilisées en Europe contre des affections analogues : la bronchite, l'asthme ; la toux, les frissons des fièvres paludéennes, toutes dues à l'excès de Vâta pour l'Hindou.

Dans quelles conditions ces drogues étaient-elles placées pour agir ? Cette question vient à l'esprit immédiatement après qu'on a admis les vertus médicamenteuses des plantes utilisées.

Les drogues agissaient de diverses manières, en onction, fumigation, infusion ; mais la plus fréquemment utilisée était l'onction avant le bain (1).

Avant le bain de sudation, le malade était enduit d'onguents à base de plantes médicinales. Les substances grasses : beurre clarifié, huile de sésame, de ricin, de moutarde ou d'anacardium servaient de véhicule aux préparations médicamenteuses. Le bain de sudation venant ensuite pouvait aider la résorption par la peau des médicaments déposés à sa surface ; il est certain que ce procédé n'est pas inconnu en occident (notre Codex dans sa plus récente édition nous propose encore un bain antisiphilitique au sublimé).

En dehors des drogues citées ici, les textes nous

(1) Cf. plus haut l'onction après le bain.

parlent d'autres principes médicamenteux, très variés et surprenants. Il serait aisé là encore de critiquer un empirisme qui rappelle les pratiques de certaines tribus africaines. Nous aurions tort ; il suffit pour s'en convaincre de feuilleter un vieux traité de thérapeutique au chapitre bains. Il y a une cinquantaine d'années, les bains occupaient, plus encore qu'aujourd'hui, une place importante dans le formulaire.

On connaissait des bains liquides, mous, secs, ou gazeux. Le bain liquide comprenait plusieurs modes : bain de douche, d'ondée, d'aspersion, d'affusion. Séguin et Bonfils avaient montré que les substances médicamenteuses des divers liquides passaient dans les urines après le bain.

Les bains mous comprenaient les bains de boue, de marc de raisin, de dégras d'huiles.

Les bains secs étaient constitués par du sable et prenaient le nom d'aréation ; accessoirement, ils étaient de son ou de cendres. L'aréation était locale ou générale.

Les bains de vapeur enfin, sous des noms variés, sont une ancienne conquête de notre thérapeutique, rajeunie et remise à la mode vers 1830.

Cédons à ce sujet la parole au thérapeute.

« Dans les grands établissements de bains et dans les hôpitaux, on produit la vapeur dans un appareil situé dans une pièce particulière ; le générateur de vapeur lance celle-ci par des ouvertures donnant dans une autre pièce, où se trouvent les malades. Ceux-ci, à l'aide de gradins établis à cet effet, s'approchent de

plus en plus des bouches de vapeur, à mesure qu'ils peuvent supporter un plus haut degré de chaleur... »

« On sait que l'on fait des bains de ce genre, mais moins parfaits, en mettant dans une bassinoire les matières qui doivent produire les vapeurs en promenant cette bassine dans le lit du malade... »

« Les substances les plus fréquemment employées en bains de vapeur sont le benjoin, le cinabre, le succin, etc., auxquels nous ajouterons les bains obtenus par la carbonisation de copeaux de sapin... »

« Pour les bains de vapeur au moyen de décoctés aromatiques et d'infusions, on projette par portions sur des plaques de fonte ou de tôle chauffées... »

« Lorsque les bains de vapeur ne sont que partiels, ils prennent le nom de douches de vapeur. Dans ce cas, on présente l'extrémité d'un tube qui amène la vapeur à la partie affectée, en l'approchant ou l'éloignant suivant la sensibilité de cette partie.

« Assez souvent, faute d'appareil, on présente la partie malade au-dessus du vase où la vapeur se produit. »

« Lorsque, par l'effet de la chaleur, il y a congestion de la tête, on rafraîchit le malade au moyen d'éponges imbibées d'eau froide. »

Une grande partie des pratiques conseillées par nos auteurs sanscrits n'est donc pas inconnue de nos auteurs médicaux passés de mode. Mais certains usages paraissent bien barbares cependant. Ouvrons encore ce formulaire un peu usé :

« Bain astringent : Eau froide... six à huit seaux ; lait caillé, un seau... »

Nous y trouverons encore des bains de bouillon de viandes...

Est-ce sous l'influence orientale que ces pratiques prirent place dans notre thérapeutique ? Influence orientale récente pour une part ; mais une partie de ces bains étaient utilisés dans notre moyen âge. Les noms variés donnés aux bains médicamenteux de vapeur indiquent leur origine étrangère, orientale pour la plupart. Mais, à cette époque, c'est au Proche Orient que nous faisons l'emprunt. La transmission de l'Inde et de l'Extrême Orient doit être recherchée bien plus haut dans l'histoire, et les intermédiaires en furent l'Iran, et les peuples de la partie Est du monde méditerranéen.

De vieux ouvrages nous ont initiés aux bains russes (1), égyptiens, turcs, tartares et orientaux. Ils dissertent tous sur l'origine indienne des bains de vapeur (2) et leur donnent un âge très ancien (3).

Baccius insiste sur le fait que les bains de vapeur ne furent connus en Grèce qu'à la 8^e Olympiade — 744 av. J.-C. — et n'atteignirent leur apogée qu'après la guerre du Péloponèse ; il cite pour cela Soranus, et

(1) *Les Bains Russes et Orientaux*. C. Lambert. Paris, 1842.

(2) « Les Russes apprirent-ils à connaître les bains de vapeur des Scythes, des Grecs ou des Asiatiques ? Tout en respectant le silence de l'histoire, qu'on nous permette quelques conjectures qui ne nous paraissent nullement hasardées. Puisque cette nation avait de fréquentes relations avec les Indiens (Robertson, *Recherches hist. sur l'Inde anc.*) et les Chinois, ... n'est-il pas probable que les Russes apprirent leurs bains des Asiatiques, de leurs fréquentes excursions en Orient où les bains de transpiration étaient en usage depuis des siècles. »

(C. Lambert, in *op. cit.*)

(3) *Balneorum enim mentionem invenio, non modo anti Romanorum et Graecorum imperia, sed anti Asiaticos et Chaldaeos extitisse* (Baccius Andraeas, *de Balneis totius orbis*, 1571).

Pline qui fixe à l'an 300 de Rome, au moment où l'Hellespont et la plus grande partie de la Grèce étaient sous la domination d'Artaxerxès, l'ère thermale en Grèce (an 404 av. J.-C.) : « Floruit autem usus thermarum (ut ratio temporum habeatur) anno primo octogesimae Olympiadis (ut Soranus tradit), et circa Peloponesiacum bellum, quod (teste Plinio) gestum est à trecentesimo urbis Romae anno, exactis ante à regibus anno circiter sexagesimo, et Artaxerxe, Persarum rege, magnam Graeciae partem et Hellespontem occupante. » (Baccius, liv. 7, chap. I). Si l'on croit ces auteurs, les bains de vapeur ne faisaient pas partie des mœurs des vieux Hellènes, mais apparurent au contraire à l'apogée de l'Empire grec. Ils durèrent donc peu, car vers 950, quand Omar, général d'Aboubeker, s'emparait des ruines de l'Empire, il remettait en usage les thermes anciens tombés en désuétude, et poussait cette exemplaire pratique jusqu'à faire chauffer ses bains, durant des mois, avec les manuscrits dont Ptolémée II Philadelphe avait enrichi la bibliothèque d'Alexandrie. Les mœurs thermales paraissent donc avoir été un luxe en Grèce au moment de la puissance de l'Empire, où les bains faisaient partie de la vie des riches citoyens, mais ils ne semblent pas avoir constitué une coutume profondément enracinée, proprement nationale : on les trouverait bien plus intimement liés à la culture hellène, tout à la fois plus tôt dans son histoire, et plus tard, bien après l'hégémonie de l'Empire. Il n'est donc pas surprenant que les historiens anciens s'ac-

cordent pour affirmer l'origine asiatique des bains de vapeur en usage chez les Grecs, et, partant, dans le monde méditerranéen. Les bains décrits par Charaka et Suçruta peuvent fort bien être à l'origine de ces pratiques : bien peu de modifications y auraient été apportées, cette migration ne les aurait que bien peu transformés ; y aurait-on même ajouté en Occident l'usage des bains de vapeurs chaudes naturelles et des eaux thermales ?

Il est surprenant que les auteurs médicaux sanscrits, au milieu de leurs énumérations nombreuses et précises des divers bains, ne nous aient jamais parlé des eaux chaudes naturelles. L'Inde possède des sources thermales, la frange sud de l'Himalaya offre actuellement des stations réputées. Étaient-elles inconnues de l'Inde antique ? Aucun texte hindou ne nous permet pour le moment de combler cette lacune.

Cependant, au Tibet, les bains d'eaux chaudes naturelles sont pratiqués, et leurs vertus médicinales reconnues ; d'autre part le Tibet reconnaît que sa médecine lui est venue de l'Inde. Dans le Turkestan chinois et russe, les bains de vapeurs naturelles sont depuis longtemps pratiqués. Dans les récits de voyage du professeur Pallas, on décrit chez les Tchouvaches, à l'est de Kasan, des bains de vapeurs pris dans des étuves alimentées par des sources sulfureuses. Ces bains sont recommandés dans les affections de la peau « et guérissent parfaitement la gale ».

TROISIÈME PARTIE

Les bains et l'expansion bouddhique.

La médecine fut peut-être la première des sciences hindoues à se répandre hors des frontières. En tout cas, aussi loin qu'on puisse aujourd'hui trouver des traces d'expansion de la culture indienne, on remarque au premier plan le trafic des drogues et des coutumes magiques et médicales ; le droguier ancien des pays voisins est composé pour une bonne part de plantes de la péninsule indienne.

Puis, après l'astronomie, la médecine et la magie, les doctrines philosophiques et religieuses firent la conquête des peuples hors des confins.

Le bouddhisme fut, semble-t-il, l'objet le plus important de ce commerce intellectuel, et l'on admit trop aisément en Occident qu'il en fut aussi, en quelque sorte, le seul véhicule. Si cette thèse rend plus aisé le classement des pays d'influence indienne, elle détruit l'équilibre respectif des différents apports indiens aux cultures voisines. La médecine en particulier a pu s'exporter sans l'aide d'un échange religieux, car avant l'ère bouddhique déjà, elle n'était plus en-

tachée dans ses doctrines d'aucune préoccupation rituelle, ayant rompu depuis longtemps avec des origines religieuses possibles ou des pratiques magiques.

La Chine Impériale est au premier plan des pays ayant entretenu par voie de terre et de mer des rapports commerciaux suivis avec l'Inde ; la culture chinoise ne semble pas avoir été toujours uniquement préoccupée de doctrines religieuses ou philosophiques, et ce n'est pas là ce qu'allaient chercher aux Indes ses voyageurs et ses navigateurs. La Cour Impériale elle-même envoie fréquemment des missions aux Indes. Elles ont un but plus pratique, plus terre à terre que celui d'étudier une religion nouvelle. Ces caravanes partent à la conquête de secrets prestigieux, et, la médecine étant au premier plan des sciences indiennes, elles viennent lui demander « l'Elixir de longue vie », « la plante d'immortalité » ; c'est le premier des biens que l'Empereur attend du retour de ses missions. Si la liqueur d'immortalité ne se trouva jamais parmi le bagage de ses ambassadeurs, d'autres conquêtes hindoues éveillèrent la curiosité en même temps que la médecine et les sciences, le Bouddhisme au premier chef (1) ; mais il est bien certain que la « Science de longue vie » exerça son prestige en dehors de la péninsule indépendamment de toute idée religieuse, et bien avant les pèlerins bouddhiques.

Au VII^e siècle même, en plein triomphe du boud-

(1) Introduit en Chine en 67.

dhisme dans l'Empire du Milieu, alors que se succèdent les tentatives isolées de voyage aux Indes des pèlerins chinois, leurs Empereurs attendent encore drogues et recettes merveilleuses de ces zélés voyageurs,

« ... Tandis qu'ils écoutent avec empressement les brahmanes tels que Lokayata qui leur promettent l'herbe de longue vie, ils se servent des pèlerins bouddhiques pour aller chercher en Inde des drogues merveilleuses... »

Ainsi :

« Lou-kia-i-to invite alors Hiuen-tchao, de même que l'envoyé et sa suite, à aller dans l'Inde occidentale, dans le pays de Louo-tch'a (Ladak) pour y prendre la drogue qui prolonge la vie... Il changea de direction et passa dans l'Inde du Sud, il recueillit toutes sortes de drogues... »

(I-Tsing, *Les religieux éminents*. Trad. Ed. Chavannes. Introd. et § I.)

Avant le bouddhisme, puis sous son règne, la cour chinoise demande à la médecine hindoue remèdes et miracles.

C'est toutefois dans le bouddhisme qu'il faut voir un des principaux motifs du rayonnement et de l'expansion de l'Inde ancienne, « dans cette doctrine largement humaine, qui ne s'arrête pas aux frontières d'un royaume ou d'une race (1) ».

Le bouddhisme né aux Indes vers le ^{ve} siècle, ou

(1) Sylvain Lévi, *L'Inde et le Monde*.

peu avant, gagna semble-t-il assez rapidement ; il trouva son Constantin au milieu du III^e siècle avant l'ère chrétienne avec Asoka, souverain prestigieux qui étendit son empire à la presque totalité de la péninsule. Asoka inaugure la politique des missions religieuses, envoie des messagers en Syrie, et vers l'ouest chez tous les héritiers de l'Empire d'Alexandre ; il en envoie probablement aussi dans les pays au nord de l'Himalaya, à Ceylan, et dans la presqu'île d'outre-Gange. « Des colonnes de pierre, érigées sur l'ordre d'Asoka lui-même, se substituaient aux anciens « poteaux de victoire » que les souverains d'autrefois avaient coutume d'élever ; elles marquaient les victoires de la Loi, les étapes des pèlerinages impériaux... ».

La fin d'Asoka et celle de sa dynastie qui suivit de près furent marquées par une réaction brahmanique qui semble avoir revêtu un caractère violent. Mais, au dehors, le Bouddhisme commençait au contraire à prendre une force nouvelle.

Un prince indo-grec, Ménandre, régnant à Sâgala (Sialkot), au Penjab, est le héros d'un ouvrage canonique du Bouddhisme, le *Milindapañha*. La famille dont il était issu et qui avait régné en Bactriane, semblait, depuis plusieurs générations, avoir accueilli les doctrines bouddhiques, si l'on en croit les symboles dont ses monnaies sont frappées. Milinda aurait été conquis par les docteurs de la Nouvelle Eglise, et le dialogue le mettant aux prises avec Nagasena nous montre, sous la forme classique d'un discours de Platon, une conversion possible.

La dynastie koushane qui succède aux familles d'origine hellénique donne encore au Bouddhisme, avec Kanishka, un protecteur princier qui consacre son zèle à la rédaction du canon sacré. Ses missionnaires gagnent l'Asie centrale et la Chine. Puis après avoir connu durant un millénaire des fortunes diverses sous les coups répétés du Brahmanisme et aussi des envahisseurs barbares, le Bouddhisme disparaît peu à peu de l'Inde qui l'avait vu naître. Mais tant de pays l'avaient adopté que le prestige de sa civilisation n'en fut pas diminué, et l'importance de son rayonnement n'en paraît que plus merveilleux. Les sciences indiennes furent associées à cette radieuse expansion, et la médecine au premier plan ; il est certain qu'elle utilisa les mêmes missionnaires, qu'elle eut les mêmes ambassadeurs que le Bouddhisme ; les terres d'influence et l'Empire de l'Eglise furent aussi ses domaines : elle avait contribué aux conquêtes dont elle profitait désormais.

Elle allait d'ailleurs continuer cette collaboration en apportant une aide efficace à la propagande du Bouddhisme. Il est en effet permis de penser que si la religion aidait les progrès de la médecine, elle avait en retour en celle-ci un puissant instrument de prosélytisme (1).

Les fondations pieuses vinrent en aide à l'apostolat ; on sait que la charité bouddhique, à maintes reprises, ouvrit des hôpitaux et que la médecine n'était

(1) J. Filliozat, La médecine indienne et l'expansion bouddhique en Extrême Orient. *Journal asiatique*, avril-juin 1934.

pas la dernière des sciences enseignées dans les universités bouddhiques. Dès les premiers temps de l'entrée du Bouddhisme au Japon, en 592, le prince Shôtoku établit le Shi-Tennô-Ji, Temple des quatre Gardiens célestes, qui comprenait un collège de moines où l'on ne négligeait point la culture scientifique, un asile, un hôpital où se faisaient des études de médecine et un dispensaire avec ses annexes médicales (1).

Un grand nombre de drogues furent introduites dans les pays limitrophes venant de l'Inde (2) : l'arec, le croton, le sucre (3). Les coutumes thermales firent aussi partie des apports, ainsi que le prouvent plusieurs textes.

Malheureusement, il n'existe pas à proprement parler aux Indes de traité de médecine bouddhique pouvant nous renseigner sur ce que l'expansion bouddhique a pu spécifiquement emmener. Le besoin ne s'en est jamais fait sentir d'ailleurs, la médecine étant devenue une science laïque. Vâgbhata a passé longtemps pour un auteur bouddhique ; une invocation au Bouddha Bhaishajyaguru, simple mantra au milieu d'une invocation générale à nombre de Dieux du Panthéon Brahmanique, lui a fait attribuer ce titre. Et, quand cela serait, son œuvre paraissant suivre

(1) Masaharu Anesaki, Quelques pages de l'Histoire religieuse du Japon. *A. M. G. B. V.*, t. 43. Paris, 1921, p. 13.

(2) Keizo Dohi. Medicine in Ancient Japan, Study of some drugs preserved in the Imperial treasure house at Nara, in rev. *The Young East Tokyo*, oct. 1926.

(3) sanskrit : Çarkâra — pâli : sakkhara.

Suçruta de près, l'intérêt du fait serait assez minime.

Le Bouddhisme avait trouvé à son berceau les coutumes thermales dont nous avons déjà parlé. C'est ainsi que les représentations du bain de Bouddha sont fréquentes dans les nâtivités. Ce bain symbolique, là encore un véritable baptême, est fait par aspersion. Les Nâgas, serpents ou éléphants, versent sur le chef de l'enfant divin le contenu de vases d'eau lustrale.

Le même respect de l'eau et de ses bienfaits s'étale dans la littérature bouddhique. Le fait d'offrir à une communauté de moines un puits, un étang, une piscine, est une promesse d'indulgences et de renaissances heureuses, ainsi que l'affirme ce fragment du Kanjour :

« Ceux qui font creuser des puits d'eau potable, des étangs, des réservoirs, sont heureux. La chaleur ne les fait pas souffrir, ils ne sont jamais altérés. »

(Kanjour, trad. L. Feer, *Panca-gati* : les cinq états. Ch. 4, p. 524, *Annales du Musée Guimet*, Tome V.)

Dans la Grande Classification des actes, un passage analogue promet une renaissance heureuse, dans un corps paré d'une beauté charmante, au donateur d'une étuve, d'une chambre de bain. Voici ce passage traduit par Sylvain Lévi :

« Nanda raconte qu'au temps de Bouddha Vipacyin il avait donné au samgha une « maison de bains chauds », « des bains d'eau chaude parfumée ». Il obtint pour cela de renaître chez les Dieux, puis chez les hommes et d'une beauté toujours merveilleuse. »

TEXTE. VI. « Quel est l'acte qui aboutit à être gracieux ? — Réponse : l'absence de colère. — Exemple : ainsi le saint Sundara Nanda avait, au temps de Krakucchanda, le Bouddha complètement illuminé, donné à la communauté des mendiants une étuve ; et, en les voyant, il avait eu une pensée de pitié ...Comme il le proclame lui-même dans sa dernière existence :

« par (le don d') une étuve, ...j'ai ce teint d'or charmant. »

« C'est ainsi qu'il était devenu beau. Tel est l'acte qui aboutit à être gracieux. »

Mais ces préoccupations si fréquentes d'un moine bouddhique pour son corps matériel, sa beauté, sa santé donnaient prise à la raillerie et à l'argumentation des philosophes :

« — Nâgasena, les religieux chérissent-ils leurs corps ?

— Non.

— Alors, pourquoi le traitez-vous avec affection et complaisance ? »

(*Milinda panho*, Liv. III, 19.)

La religion nouvelle eut donc un certain mérite à tenir tant à des coutumes qui lui attiraient tour à tour moqueries et vives attaques ; et c'est bien parce qu'elles étaient mœurs de son pays natal qu'elle ne tenta jamais de s'en départir. Car il est certain que dès l'origine, du vivant même du Maître, les bains étaient d'une pratique courante parmi les disciples. Cet autre passage du Kanjour nous le prouve, en nous faisant assister à l'arrivée du Bouddha et de ses Bhik-

shus à Vaiçâli, cité possédant une piscine au centre d'un parc aménagé pour la culture physique et les jeux (Kanjour, trad. L. Feer).

TEXTE extrait du X^e volume du Dulva :

« ...Le bienheureux Bouddha résidait à Vaiçâli sur le bord de l'Etang du Singe, au lieu (dit) la maison à étages.

« De bon matin « ceux de la bande des six » (1) revêtirent la tunique et le manteau, prirent le vase à aumônes, et entrèrent dans Vaiçâli pour mendier.

« En ce temps-là, dans la ville de Vaiçâli, ce n'étaient que parcs des Licchavi de Vaiçâli avec fleurs, pavillons, admirables pièces d'eau, oiseaux divers au ramage varié, bosquets ; et, au milieu de tout cela, des exercices gymnastiques, des danses, des chants, des concerts d'instruments variés et de toutes sortes ; on y trouvait aussi tous les objets nécessaires au bain.

Ceux de la bande des six dirent : « Nanda Upa-
« nanda, ces Licchavi de Vaiçâli avec leurs parcs dé-
« licieux, Bhagavat les a comparés aux dieux Trayas-
« trimçat. Nous allons regarder un instant les parcs de
« ces Licchavi pour savoir à quoi ils ressemblent. »
La proposition fut acceptée et ils entrèrent dans les parcs de ces (Licchavi).

« Ils y trouvèrent des instruments d'exercices d'adresse, de grandes flèches, des filets, des (jets de) pierres de toutes sortes qu'on lançait (1), des danses,

(1) La bande des six moines toujours en contravention avec la règle et dont les gestes servent de prétexte au Maître pour formuler les interdictions.

(2) Partie du texte à rapprocher des découvertes faites à Mehenjo-daro de plusieurs pierres taillées en forme de balle, dont une découverte dans l'enceinte du grand bain rendent

des chants, des concerts de voix et d'instruments, violons, flûtes, petits tambours, grands tambours de bronze, des voix agréables et autres choses semblables de tous genres, tous les ingrédients pour le bain, des briques et tous les accessoires du bain, diverses sortes de skyu-ru-ra pour se laver la tête (1).

« A cette vue, ils se dirent les uns aux autres :
« Nanda Upananda, voici toutes sortes d'appareils
« excellents et en grand nombre, à quel exercice nous
« livrerions-nous bien pour un instant : la danse, le
« chant, le jeu des instruments, le bain ? — Quelques-uns dirent : « Voilà longtemps que nous ne nous
« sommes baignés : baignons-nous donc ici ! » La proposition est acceptée. Ils se frottent avec des briques ; une fois frottés, ils commencent à se baigner.

« Comme ils étaient bien familiarisés avec ce genre d'exercice, avec ce genre d'opération, quand ils furent entrés dans le bain, ils firent entendre des sons allant au cœur, comme si d'habiles musiciens eussent manié des cymbales à cinq parties.

« ...Bhagavat donna donc cet ordre : « Les Bhikshus
« ne doivent plus se laver le corps en faisant usage
« de briques. »

« Ensuite les Bhikshus s'en allèrent mendier, les pieds meurtris et couverts de boue. Des brahmanes et des maîtres de maison les voyant leur dirent : « Vénérables, vous avez les pieds écorchés et couverts de
« boue. Pourquoi donc n'enlevez-vous pas la boue ?
« — Chers amis, répondirent-ils, Bhagavat ne le permet pas. — Quoi donc, Vénérables, est-ce en gardant

fort vraisemblable le fait que le bain était tout comme à Rome, le centre d'un véritable stade de culture physique.

(1) Skyu-ru-ra est représenté comme un fruit d'un goût âcre ou acide ayant une vertu médicinale ; il semble qu'il fasse ici office de savon.

« les souillures de la boue que vous devenez purs,
« vous ? — Ils ne répondirent point. Après avoir recueilli leurs aumônes, ils rentrèrent au Vihâra.

« Alors les Bhikshus racontèrent à Bhagavat ce qui s'était passé. Bhagavat répondit : « Bhikshus, la règle
« précédemment établie demeure ; mais, pour ce cas-
« ci, je consens. Par conséquent, j'autorise les Bhik-
« shus à se frotter les pieds avec de la brique ; mais
« pour le reste du corps, je n'y consens pas : en le
« frottant on commet une transgression. »

Cette question se posa fréquemment par la suite de savoir quelles étaient, dans les coutumes thermales, les limites entre le bain médical autorisé, et les pratiques mondaines ou rituelles interdites. Si le Bouddha n'enseignait pas le mépris systématique du corps matériel, il interdisait de s'en préoccuper outre mesure(1).

« L'exilé, celui qui est sorti du monde, rase sa barbe et ses cheveux, après avoir reconnu les seize embarras. — Quels sont-ils ? — L'embarras de la parure, des ornements, des onguents, du lavage, des guirlandes, des fumigations... »

(*Milinda panha*, Pubbayoga, 7.)

Mais jamais on n'alla jusqu'à exclure les pratiques balnéaires de la vie de communautés bouddhiques, bien au contraire.

I-Tsing nous donne dans ses récits de voyages une

(1) « S'adonner avec indulgence au plaisir sensuel qui est bas, commun, vulgaire, profane et sans profit, et aussi s'adonner à la mortification personnelle, pénible, profane et sans profit, l'un et l'autre de ces extrêmes ont été évités par le Parfait ; il a établi le sentier du milieu... » Cf. Appendice IV.

page entière sur les bains. Ce pèlerin chinois visita les communautés bouddhiques du VII^e siècle, et c'est bien des coutumes thermales en usage dans les monastères qu'il nous entretient ici ; cela seulement l'intéresse ; ces usages sont donnés comme enseignement du Maître et furent répandus comme tels :

« Maintenant je m'en vais d'écrire la façon de prendre un bain. Aux Indes, l'on se baigne différemment de la manière chinoise. Le climat est tempéré dans toutes les saisons, cependant différent suivant les provinces. On y trouve des fleurs et des fruits toujours, même au douzième mois. La neige et la glace y sont inconnues. Il y fait froid, certes, mais assez modérément. Malgré qu'il fasse chaud en certaines saisons, la chaleur n'y est pas si intense, et même dans la saison la plus chaude, la population ne souffre pas de températures excessives. Même alors qu'il fait très froid, les habitants n'ont pas les pieds crevassés, parce qu'ils se lavent et se baignent fréquemment et attachent une grande importance à la propreté du corps. Dans leur vie quotidienne, ils ne mangent pas sans s'être auparavant lavés.

« L'eau est extrêmement abondante dans les étangs répandus un peu partout. L'on considère comme une œuvre méritoire de creuser des piscines. Si l'on parcourt seulement un yojana (1), l'on voit vingt ou trente piscines. Elles sont variées de dimensions, certaines mesurent un mou (2), d'autres cinq mou ; sur tous les côtés d'une piscine, des arbres Çāla (3) sont

(1) Yojana : relais.

(2) Un mou : environ 755 yards carrés.

(3) Çāla : Shorea Robusta. C'est sous deux arbres çāla, proche de Kuçinagara que mourut le bienheureux Bouddha.



Le premier bain du Bouddha.

Scène de Nativité représentant dans l'angle supérieur et gauche
un bain du Bouddha.

plantés, qui atteignent une hauteur de quarante à cinquante pieds. Toutes ces piscines sont alimentées par les eaux de pluies, et sont aussi claires qu'une pure rivière. A proximité des Huit Caityas, il se trouve une piscine dans laquelle Celui-qu'honore-le-monde (1) avait coutume de prendre son bain. L'eau de ces piscines est extrêmement pure, différente en cela de celle des autres mares.

« On rencontre plus d'une dizaine de piscines dans les environs du monastère de Nalanda, et chaque matin, un carillon (2) est sonné qui rappelle aux prêtres l'heure du bain. Chacun apporte son vêtement de bain. Ils sont parfois cent, parfois mille à quitter ensemble le monastère, et à se diriger dans toutes les directions vers ces piscines, où ils vont tous prendre leur bain (3) ».

Et cependant la distinction d'avec les bains rituels est faite minutieusement. Il importe en effet de séparer les pratiques thermales du Bouddhisme d'avec les pratiques brahmaniques. Un autre pèlerin bouddhique chinois, traversant le haut cours du Gange, y voit les baigneurs et parle de leurs croyances vulgaires dans les vertus spirituelles des eaux.

« Plus loin, à l'est de cette rivière, il fit huit cents li (4) et arriva à la source du fleuve K'iang-kia (Gange).

(1) Lokajyêshtha : « l'honoré du monde » terme s'appliquant à tous les Bouddhas.

(2) « Suivant Ou-fen-liu, on donnait le nom de Kien-ti (Ghantâ) à toute espèce d'instrument sonore, en terre cuite, en bois, en cuivre, en fer. Cette plaque sonore tenait lieu de cloche dont on ne faisait pas encore usage en ces temps reculés. » Note de Stanislas Julien dans sa trad. de Hiuen-Tsang.

(3) Cf. le bain des moines, *Milindapañha*, *Pubbayoga* I.

(4) Li : mesure itinéraire ayant beaucoup varié et différente

La source de ce fleuve est large de trois ou quatre li ; il coule au sud-est, et, à l'endroit où il entre dans la mer, il a dix li de large. Son eau a une saveur agréable et entraîne avec elle un sable d'une finesse extrême. Dans les livres et les mémoires de ce pays (l'Inde), on l'appelle « eau du bonheur ». Ceux qui s'y baignent, dit-on, se purifient de tous leurs crimes ; ceux qui en boivent ou qui s'en lavent seulement la bouche, voient s'évanouir les malheurs et les calamités qui les menaçaient ; ceux qui s'y noient renaissent parmi les Dévas et reçoivent le bonheur. Une multitude de femmes et d'hommes simples et bornés, se rassemblent constamment sur les bords de cette rivière. Mais il n'y a rien de vrai dans cette opinion populaire forgée uniquement par les hérétiques. »

(*Huan-tsang*, trd. St Julien, p. 105).

Cette croyance « forgée uniquement par les hérétiques » est loin des enseignements du Bouddha et des pratiques balnéaires dont I-Tsing nous donnait une description. Loin aussi des indications médicales que formulait le Maître quand il prescrivait les bains médicaux et montrait la façon de construire des étuves.

C'est ici que le texte de I-Tsing devient pour nous plus éloquent. Il attribue au Bouddha lui-même un enseignement certes médical, et précise que c'est sur les bains qu'insistait le Maître, sur les bains de piscine et sur « les bains médicaux pour guérir ». On

suivant les provinces. On peut toutefois supposer que le li dont parlent les pèlerins du ^{vii}^e siècle était semblable au li astronomique de I-hang valant 329 mètres. Segalen dit, dans son récit de voyage : « Dix li, c'est à peu près ce qu'un homme ni hâtif, ni lent, abat à son pas en une heure dans la plaine. »

retrouve dans cet enseignement même les indications des bains avec onction.

« ... Celui-qu'honore-le-monde enseigna comment construire une salle de bain, comment construire une piscine en briques dans un endroit découvert, et aussi comment préparer un bain médicinal pour guérir. Parfois il conseilla d'oindre le corps tout entier d'huile, une autre fois une onction des pieds chaque soir ou de la tête chaque matin ; car cet usage est salutaire pour conserver une bonne vue et pour éloigner le froid.

« Concernant tous ces détails, nous possédons l'autorité sacrée des textes du Vinaya (1) qui sont trop volumineux pour que nous en parlions complètement ici. Cependant, le bain sera toujours pris à jeun. Deux sortes d'avantages sont acquis par le fait de manger après le bain. D'abord, le corps est alors pur et débarrassé de toute souillure. Ensuite les aliments sont bien digérés, car le bain libère du plegme et de toute maladie des organes internes. Le bain après un bon repas (avoir mangé énormément) est interdit par la Science de Médecine (Cikitsâvidyâ). Nous pouvons voir (par ce qui précède) que le dicton (chinois) « Lave tes cheveux étant à jeun, mais baigne-toi ayant mangé » ne tient pas pour tous les pays. »

Le Bouddha, en véritable fils de l'Inde, fut fidèle aux bains. Tels qu'il les avait connus dans son pays natal, ils n'étaient pas possibles à conserver. Mais les bains médicaux le furent, à l'exclusion des purifications lustrales du Brahmanisme.

(1) Principalement Cullavagga V. 14, 3 à V. 18. On y trouve effectivement les indications médicales des bains, mais encore la façon de construire une chambre de bains, une étuve. Ces descriptions ont une parfaite analogie avec celles des auteurs médicaux sanscrits.

Avec le Bouddhisme, les coutumes balnéaires furent largement répandues en Asie. Furent-elles à l'étranger une institution durable ? Y vécurent-elles même aussi longtemps que les doctrines religieuses dont elles avaient accompagné les progrès ? La réponse varierait avec chaque pays à considérer.

Au Tibet, lors du voyage du père Huc, les mœurs thermales ne semblaient pas éteintes. Elles vivaient encore à côté de sciences médicales fortement imprégnées d'indianisme. Le père Huc, aimable narrateur, décrit, avec une verve assaisonnée d'esprit satirique, la vie d'une lamasserie « faculté de médecine » ; il nous fait assister à la promenade botanique ; il remarque en divers endroits des pratiques thermales.

« On rencontre fréquemment dans les montagnes du Thibet des sources d'eaux thermales. Les lamas médecins reconnaissent qu'elles ont de grandes propriétés médicales ; ils en prescrivent volontiers l'usage à leurs malades soit en bains, soit en boisson. »

« ... Nous logeâmes dans un pauvre hameau nommé Tso-Tchou-Ka, non loin duquel on trouve des eaux thermales ; les tibétains vont s'y baigner, et ne manquent pas de leur attribuer des propriétés merveilleuses. »

Et ce serait dépasser notre sujet, en même temps qu'entreprendre un travail considérable, qu'essayer de montrer qu'en tous pays d'influence indienne les bains furent en grand honneur et au premier plan des pratiques médicales. On serait même en droit, pour illustrer les textes médicaux hindous, d'aller emprun-

ter aux archives archéologiques de Ceylan (1), de la Chine, de l'Indo-Chine (2).

Mais les documents sont assez abondants déjà qui nous montrent l'importance des bains dans la vie bouddhique, et leur expansion dans le monde bouddhique.

On a souvent reproché, à tort ou à raison, au Christianisme d'avoir achevé sur les territoires latinisés ce que les barbares avaient laissé subsister des coutumes thermales. On a représenté saint Martin, « le regard brillant de fièvre, la tunique déchirée, une torche à la main, conduisant à l'assaut des temples une véritable croisade rustique ». S'il n'est pas intervenu aussi directement dans la ruine de nos stations thermales, le Christianisme aida cette déchéance « en modifiant les mœurs de l'époque, en transformant de fond en comble la vie sociale et la vie privée... ; abandonnées de la foi populaire, privées de leurs adorateurs, nos stations subirent dès lors sans résistance les ravages du temps et l'injure des barbares (3)... ».

Le Bouddhisme n'aura jamais encouru de tels reproches ; les soins de propreté, les bains médicaux font partie de son enseignement, et sont même en

(1) Cf. Publications de l'Institut Kern de Leyde. *Annual bibliography of Indian Archaeology for the Year, 1933*. Description du bain royal de Polonnaruva par M. S. Paranavitana.

(2) Médecin colonel Muraz, Les scènes médicales et domestiques dans les bas-reliefs des Temples d'Angkor, in *la Géographie*, août-sept. 1935. Firmin-Didot. Nous sommes très reconnaissant à l'auteur de l'empressement avec lequel il a mis ses documents à notre disposition.

(3) Et. Chabrol, *op. cit.*

dehors des Indes le produit de son apport particulier. Les lieux où le Bouddha s'est baigné sont devenus des lieux sacrés, et le vase qui servait à ses ablutions au cours de ses déplacements fut vénéré dans un temple comme une précieuse relique.

Quand Hiuen-Tchoang fut arrivé à Fo-kou-la, il visita le Nouveau Temple : « Dans l'intérieur du couvent, on voit la cuvette dont se servait le Bouddha pour se laver. Elle peut contenir environ un téou. Elle présente différentes couleurs dont l'œil est ébloui ; mais il est difficile de nommer le métal et la pierre dont elle est faite. »

CONCLUSION

Il est important pour l'histoire du thermalisme et de l'hydrologie d'étudier dans leur ensemble les mœurs balnéaires hindoues, d'envisager leur âge, leurs modes, leur rayonnement.

Si nous nous sommes dès le début interdit de conclure en affirmant l'origine hindoue de telle ou telle pratique thermale, nous avons pu, par la simple chronologie des faits, déterminer plusieurs époques où les pratiques thermales furent proprement indiennes, où elles firent partie intégrante des sciences hindoues qui tenaient elles-mêmes à l'âme de l'Inde.

L'Hindou doit à son climat d'avoir voué aux Eaux un culte très ancien. Plus souvent qu'aucun autre, il a traduit par des chants et par des hymnes son adoration : la poésie est l'un des penchants de son âme merveilleuse, que le seul bruit de l'averse enchante.

« A qui ne cause pas de plaisir,
et la parure d'une jeune fille,
et des amours enflammés,
et les jasmins qui s'épanouissent,
et l'odeur excellente des fleurs,
et la saison des pluies ? »

Bhartrihari, *Le centurie de l'amour*.

Mais, très vite, il a su qu'il pouvait demander à l'eau, avec la purification lustrale, la guérison des maux ; et il est certain qu'il convient de citer l'Inde en tête des pays dont l'antiquité usait de thermes, et juste de considérer l'Hindou comme le premier baigneur au sens médical du mot.

Toutes les civilisations, toutes les cultures connurent des mœurs thermales. En Grèce, nous savons à quelle époque on commença de se baigner, à quelle époque on l'oublia. Rome, la patrie des bains, ne possédait pas de piscine avant la première Agrippine, et ses temples aux Eaux, ruinés à la chute de l'Empire, ne furent jamais remplacés ou relevés. Quels que soient les bienfaits reconnus qu'aient attendus de leurs thermes Romains et Grecs, ils les laissèrent tomber en désuétude. La chute des Empires, les invasions effacèrent jusqu'au souvenir d'une institution florissante qu'on aurait pu croire liée à jamais aux cultures classiques.

Les vicissitudes de l'Inde furent plus dramatiques encore ; plusieurs races, maintes religions s'y disputèrent l'hégémonie, jamais elle ne fut même une nation.

Et cependant, le premier monument que l'Inde nous offre est une piscine et un établissement thermal. A mesure que l'on suit le cours de son histoire, chaque époque nous montre des bains ; depuis les textes rituels jusqu'aux textes médicaux, ce ne sont que purifications lustrales, bains de piscine, bains médicaux, bains d'étuve, fumigations.

L'on pourrait suivre l'histoire de l'Inde rien que par son hydrologie, et n'y trouver aucune interruption.

L'Hindou a pu se conformer à diverses modes, être contraint à d'autres mœurs que les siennes, à d'autres cultures, jamais il n'a été infidèle à l'Eau qu'il avait adoptée dans sa vie à l'égal du Feu.

Si l'Hindou est resté seul fidèle aux Eaux, à travers les siècles, nous pensons qu'il convient d'en chercher la raison dans le fait que ce culte était bien né chez lui, et ne constituait pas un apport étranger à un degré quelconque.

« ... Voici les eaux que j'apporte, ces eaux qui ne connaissent pas la maladie et qui la banissent ; et je m'assieds en ces demeures avec le Feu du foyer, Dieu immortel. »

Si l'on devait dire un jour le don propre de chaque culture à l'ensemble, il faudrait considérer les bains comme l'une des premières conquêtes que nous offrit l'Inde.

Il est certain que ceux qui les reçurent les perfectionnèrent, mais dans leur pays d'origine même ils connurent toutes les célébrités ; durant des millénaires ils furent, et sont encore la première des médecines, la principale thérapeutique, et ils resteront au premier rang des sciences qui, en Asie puis en Occident, ont fait la juste gloire de l'Inde.

APPENDICE

I. — Dans le traité de médecine de Cakradatta, un chapitre de thérapeutique, consacré aux enfants, contient une partie de rituel magique. Un texte analogue est intitulé : Kumâratantra de Râvana, et traite de médecine démoniaque. Ces chapitres font partie des traités de médecine, et eurent, et ont encore, aux Indes et au dehors, une grande influence. Ils sont intéressants en ce sens qu'ils prescrivent souvent des bains purificateurs, et furent pour beaucoup dans la réputation des bains hindous.

Nous donnerons ici un court exemple de médecine démoniaque montrant les temps successifs de l'exorcisme : le diagnostic de la possession, le diagnostic du démon possesseur, et l'indication de l'oblation qui produit la délivrance. Mais là se borne la ressemblance avec la médecine.

« Le premier jour, mois, an, la mâtrkâ nommée Nandanâ saisit (le petit enfant) ; à peine saisi par elle, il a tout d'abord la fièvre. Il émet un son anormal, vomit et ne prend pas le sein.

« Je vais indiquer l'oblation de ce qui produit la santé :

« Sur les deux rives d'une rivière on prend de la terre et on fait une effigie. Du riz bouilli bien blanc, des fleurs blanches, sept étendards blancs, sept lampes,

sept svastika (1), sept vataka (2), sept çashkulika (3), sept fruits de jambousier, sept morceaux de sucre, des parfums, des fleurs, du betel, de la chair de poisson, de l'alcool et du riz cuit de dessus (le plat), à l'orient, dans un carrefour, à midi ; c'est l'oblation qu'il faut présenter. Puis après avoir jeté une feuille de *Ficus religiosa* dans un récipient, il faut baigner l'enfant avec de l'eau bénite. Qu'avec de l'ail, de la moutarde blanche, du *Gymnema sylvestre*, des feuilles de *Melia azidarachta* et les restes de guirlandes (consacrées) à Çiva, on enfume le petit enfant. »

(Trad. J. Filliozat. *Journal Asiatique*, jan. 1935.)

Il en est de même pour la mâtirkâ qui saisit l'enfant le second jour, mois ou an, et ainsi jusqu'au chiffre douze ; ne changent que les offrandes et les ingrédients de la fumigation.

Quant au cérémonial antidémoniaque de la médecine s'occupant plus spécialement des « possessions », il comprend essentiellement :

un bali, ou oblation propitiatoire de toutes choses agréables,
un bain, ablution purificatoire,
une fumigation,
une prière (du type mantra),
des œuvres pies.

Tout ceci n'a rien de commun avec la médecine. La présence d'un bain et d'une fumigation rapprochent cependant ces pratiques d'usages médicaux ; mais il n'y a là ni diagnostic ni traitement ; c'est bien simplement un rituel démoniaque à la portée du premier venu.

(1) Svastika : la croix gammée.

(2) Vataka : gâteaux ronds de farine de légumes secs.

(3) Çashkulika : larges gâteaux de riz.

II. — L'eau des étangs, des fleuves et des piscines n'est pas la seule à qui l'Hindou demande remède :

A côté de l'eau des fleuves, l'eau présente des vertus médicinales variant d'après ses origines et les terrains qu'elle a pu traverser.

Dans une prairie l'eau qui séjourne est salutaire aux malades atteints d'affections hépathiques, aux tuberculeux, aux blénnorrhagiques.

L'eau née dans les roches gréseuses est recommandée dans les paralysies des membres.

L'eau des roches granitiques serait très favorable au traitement de l'hydropisie, des vomissements, des fièvres bilieuses, des vertiges et des cystites.

L'eau de mer, enfin, guérirait l'hémophylie, la lèpre, l'hématémèse, les dyspepsies, les affections cardiaques et les œdèmes généralisés.

L'eau de la grêle arrête la métrorragie, fait fondre la cataracte et guérit la brûlure des pieds et des mains.

L'eau de rosée arrête la toux, combat le flux intestinal et la polyurie.

L'eau des lacs est favorable à vâta et à pitta.

(Dr. P. Mariadassou, in *op. cit.*)

III. — Divers auteurs qui se sont préoccupés des bains dans le Brahmanisme parlent des prières accompagnant les trois ablutions. Les éloges dont elles sont faites ne concernent pas les vertus médicales de l'eau ; les voici telles que les traduit A. Bourquin, *Annales du Musée Guimet*, t. 7. Er. Leroux. Paris, 1884.

« L'ablution du matin, qui est une vierge rouge sang, aux traits rouges, à la marque frontale rouge, habillée de rouge, au collier rouge, aux yeux peints... qui est la première des ablutions... qui est le moyen destructif de tous mes péchés. »

« L'ablution sacrée du midi est une vierge blanche, aux traits blonds, habillée de blanc, à la marque frontale blanche, avec un collier blanc, aux yeux peints..., qui est le moyen destructif de tous mes péchés. »

« L'ablution sacrée du soir est une vieille et sombre femme, aux traits noirs, à la marque frontale noire, avec un collier noir, les yeux peints. Elle est la troisième..., et est le moyen destructif de tous mes péchés. »

La prière qui suit les ablutions se termine par une invocation générale :

« Moi dont l'enseigne (guerrière) (1) est le sacrifice, je vous adore, ô filles du ciel, ô brillantes aurores !... »

« Que cette ablution sacrée, que les êtres animés et inanimés adorent en tout et partout, matin et soir, m'accorde sa protection !... »

IV. — « Comme on voit de respectables Samanas ou Brahmanes, qui, après avoir pris des aliments dignes de confiance, aiment à se livrer au soin de se parer et de s'orner de la manière suivante, par exemple en se parfumant, en se frottant de substances onctueuses, en se baignant, en se faisant masser, en se servant du miroir de collyres, ...de guirlandes, d'onguents, de poudres odoriférantes pour la bouche...; lui (le Religieux), au contraire, il a de l'aversion pour se livrer au soin de se parer et de s'orner de cette manière. Cela même lui est compté comme vertu. »

(Sâmanña - phala - sutta. *Sept Suttas Pâlis*,
M. P. Grimblot, Imp. Nat. Paris, 1876.)

(1) Le chantre de cet hymne est un guerrier.

BIBLIOGRAPHIE

- ANNUAL Report of the Bureau of American Ethnology.
Smithsonian Institution. Washington, art. Bathing.
- AUTRAN (Charles). — Mithra, Zoroastre et la préhistoire du christianisme. Paris, Payot, 1935.
- BERTRAND (Michel). — Le Mont-Dore, 1823. Note sur les antiquités découvertes au Mont-Dore, 1844.
- CHABROL (Dr Etienne). — Evolution du thermo-climatisme. Paris, Masson, 1933.
- COURTILLIER (G.). — Les anciennes civilisations de l'Inde. Paris, A. Colin, 1930.
- CHARAKA. — English translation of Charaka-samhita by Kaviraj-Avinash-Chandra-Kaviratna. Calcutta, 1905-1911. Texte Gangâdhar. Trad. due en réalité à Kisorî-Mohan-Ganguli.
- Ed. Jibananda Vidyâsâgar.
- Ed. Narendranâtha Câstri. Lakhnau.
- DELPEUCH (Armand). — La Goutte et le Rhumatisme (Histoire des maladies). Paris, Carré et Naud, 1900.
- DORVAULT. — L'Officine. 17^e éd. Paris, Vigot, 1928.
- DUBOIS (Abbé). — Mœurs, institutions, cérémonies des peuples de l'Inde. Londres, 1816. Pondichéri, 1921.
- DURAND-LEFÈVRE (M.). — Les vestiges antiques et les cultes des sources au Mont-Dore, in *Rev. La Haute-Loire*, Le Puy, 1926.
- FEER (Léon). — Fragments extraits du Kanjour. *Annales du Musée Guimet*, t. 5. Paris, E. Leroux, 1883.
- FILLIOZAT (Dr Jean). — Le Kumâratantra de Râvana. *Journ. asiat.*, 1935.

- La théorie grecque des humeurs et la médecine indienne. *Hippocrate*, n° 2, mai 1933.
- La médecine sociale et charitable dans l'Inde ancienne in *Rev. d'Assistance médicale*. Paris, nov. 1935.
- FINOT (Louis). — Les questions de Milinda. Paris, Bossard, 1923.
- FOUCHER (A.). — L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. Paris, Leroux, 1905, 1918, 1925.
- Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde. Paris, 1900, 1905.
- GRIMBLot (M. P.). — Sept suttas pâlis du Digha-Nikâya. Paris, Imp. Nat., 1876.
- HENRY (Victor). — La magie dans l'Inde antique. Paris, E. Nourry, 1909, 2^e éd.
- HUC (R.-P.). — Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et dans le Tibet.
- HUILLET (Dr). — Hygiène des blancs, des mixtes et des indiens. Pondichéri, 1867.
- HITOPADÉSA ou l'Instruction utile. Recueil d'apologues et contes. Trad. Lancereau. Paris, Jannet, 1860.
- I-TSING. — Pratiques de la religion bouddhique aux Indes (A record of the Buddhist religion as practiced in India and the Malay archipelago A. D. 671-695). Oxford, Clarendon press, 1896.
- Mémoire composé sous les T'ang sur les Religieux Eminents qui allèrent chercher la Loi dans les pays d'Occident. Trad. Ed. Chavannes. Paris, E. Leroux, 1894.
- JAQUEMONT (V.). — Voyage dans l'Inde pendant les années 1828-1832. Paris, 1841.
- JOUVEAU-DUBREUIL. — Histoire ancienne du Deccan. Pondichéri, 1920. Archéologie du Sud de l'Inde. *Annales du Musée Guimet*, 1914.
- JULIEN (Stanislas). — Histoire de la vie Hiouen-Thsang et de ses voyages dans l'Inde. Imp. Impériale, 1853.

LAVALLÉE-POUSSIN (L. de). — L'Inde jusque vers 300 avant J.-C. L'Inde au temps des Mauryas et des barbares. Paris, Boccard, 1930.

LÉVI (Sylvain). — Grande Encyclopédie. Paris, Ladamirault, 1895.

— L'Inde et le Monde. Paris, H. Champion, 1926.

— Mahâ-karmavibhanga et Karmavibhangopadésa. Paris, E. Leroux, 1932.

LIÉTARD (G.). — Le pèlerin bouddhiste chinois I-Tsing et la médecine de l'Inde au VII^e siècle in *Bulletin de la Soc. franç. d'histoire de la médecine*, 1903, t. 1, pp. 472-487.

— Essai sur l'histoire de la médecine chez les hindous. Article sur Suçruta in *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. Dechambre, t. 12, pp. 634-673. Paris, Asselin et Masson, 1883.

MACKAY (Ernst). — La civilisation de l'Indus. Payot, 1936.

MARIADASSOU (Dr Paramanda). — Mœurs médicales de l'Inde. Pondichéry, 1906.

— Le Jardin des simples de l'Inde.

— Médecine traditionnelle de l'Inde. Pondichéry, 1935.

MARSHALL (Sir John). — Mohenjo-daro and the Indus civilisation. Londres, Arthur Probsthain, 1931.

MONIER-WILLIAMS (Sir). — Religious thoughts and life in India. Brâhmanism and Hinduism.

MURAZ (Médecin-Colonel des troupes coloniales). — Les scènes médicales et domestiques dans les bas-reliefs des temples d'Angkor, in *Rev. La Géographie*, août 1935. Paris, Firmin-Didot.

NYANATILOKA. — La parole du Bouddha. Paris, Maisonneuve 1936.

D'ORLÉANS (Prince H.). — Six mois aux Indes. Paris, Calman-Lévy, 1890.

Voyage du professeur PALLAS dans plusieurs provinces de l'Empire de Russie et de l'Asie septentrionale.

PALLEGOIX (Mgr). — Description du royaume de Thai ou Siam. Paris, 1854.

QUENEDEY (M^{me} L.). — Chez les Hindous. Paris, Alb. Michel, 1903.

ROUSSELET (L.). — L'Inde des Rajas. Paris, Hachette, 1877.

SAGARD (Théodat, recollet de St. François) (Fr. Gabriel). — Le grand voyage fait au pays des Hurons, en l'an 1624. Paris, 1632.

SAKURAZAWA (Nyoiti). — Principe unique de la philosophie et de la science d'Extrême-Orient. Paris, 1931.

SEGALEN (S.). — De Pékin aux marches tibétaines. Œuvres représentatives. Paris, Plon, 1929.

SUSRURTAS AYURVEDAS. — Id est medicinae systema a venerabilis d'Hanvantare demonstratum, a Susruta discipulo compositum. Trad. Franciscus Hessler, 1844.

Ed. Vaidya Jadavji Trikamji Acharya. Bombay, 1931.

VALENTINO (Ch., D^r des troupes coloniales). — Notes sur l'Inde. Serpents, hygiène et médecine. Paris, 1906.

Vu : le Président de la thèse,
M. VILLARET.

Vu : le Doyen,
Pour le Doyen : L'Assesseur,
M. CUNÉO.

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

TABLE DES CHAPITRES

INTRODUCTION	9
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

I. Les bains rituels	19
II. Les monuments de la préhistoire	29
Mohenjo-daro. Ses installations hydrothé- ra-piques	29
Le Grand Bain. Sa signification	35

DEUXIÈME PARTIE

I. Les traités médicaux sanscrits	51
II. Les textes se rapportant aux bains divers ...	64

TROISIÈME PARTIE

L'expansion indienne et les bains durant la période bouddhique	101
CONCLUSION	119
APPENDICE	123
BIBLIOGRAPHIE	127

